

Québec français



Nouveautés

Number 112, Winter 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56244ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

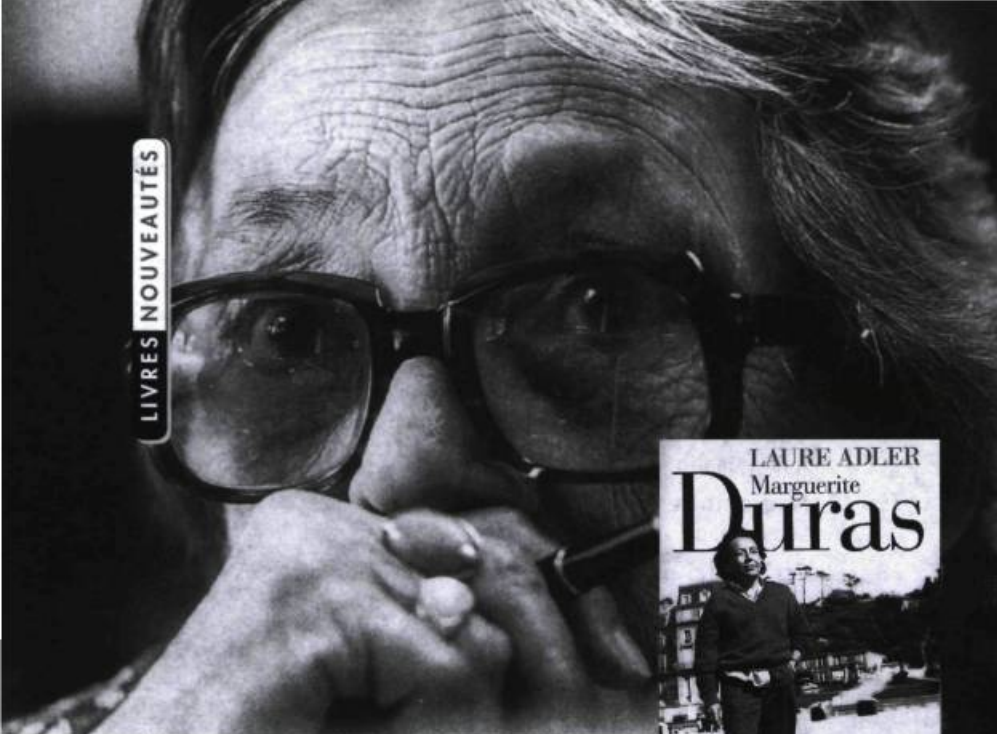
0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1999). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (112), 4–25.



BIOGRAPHIES

MARGUERITE DURAS

Laure ADLER

Gallimard, Paris, 1998, 627 p.

(Collection « Biographies »)

On a l'impression de tout savoir sur Marguerite Duras après avoir lu la biographie que lui a consacrée Condorlet il y a quelques années — et qu'Adler ignore avec une superbe étonnante, donnant l'impression qu'elle est la première à nous donner une biographie de M. Duras ! —, mais cette brique de plus de six cents pages vient mettre les pendules à l'heure, rectifier les faits et, surtout, en ajouter de nouveaux.

Laure Adler est bien connue de ceux qui ont suivi ses entrevues menées dans le cadre du « Cercle de minuit » sur les ondes de TV5, ou encore qui ont déjà l'un ou l'autre de ses études à caractère féministe. Son *Marguerite Duras* représente une somme de travail d'interviews et de recherche dans diverses archives et dans les papiers personnels de Duras auxquels elle a eu accès afin de donner une version qu'elle admet volontiers non définitive, mais qui a au moins l'avantage de démystifier un personnage adulé par les uns, décrié par les autres, de la littérature française. Duras aura traversé une bonne partie de ce siècle et écrit dans tous les genres ou presque, dans ce style qui était devenu sa marque, le style Duras, que beaucoup ont imité sans parvenir à atteindre la densité de ses textes.

Née en Indochine, mais rapidement rapatriée en France, Duras aura été de



plusieurs combats dont le seul qu'elle n'ait jamais mené fut celui de son alcoolisme légendaire.

Femme aux amants multiples, elle n'aura jamais eu d'attache durable, ne serait-ce que celle avec Yann Andréa, le dernier en lice pour lequel elle a eu à subir l'opprobre de la société bien-pensante. Écrivaine prolifique, elle a beaucoup produit, dont son célèbre roman *L'Amant* que l'on a décrié et pastiché non sans malignité. La biographie de Laure Adler ne ménage aucun détail et abonde en témoignages grâce auxquels la biographe a pu donner un portrait honnête de cette femme dont l'œuvre semble être tombée en désuétude.

Maintenant que les choses ont été dites, peut-être pourrions-nous relire Duras avec le recul qui s'impose.

ROGER CHAMBERLAND

LA SÉRIE SCHÖNBERG

Glenn GOULD

Christian Bourgois éditeur,

Paris, 1998, 223 p.

Glenn Gould a-t-il vraiment besoin de présentation ? On le connaît comme pianiste de grand talent et interprète de compositeurs tant passés que contemporains. Ce que l'on connaît moins de Gould, c'est cet écrivain de la radio qui a entre autres produit une sé-

rie d'émissions consacrées à Arnold Schönberg, compositeur allemand qui est à l'origine de la musique dite sérielle ou dodécaphonique et de l'atonalité qui a ouvert la voie à la musique contemporaine. Il est heureux que Christian Bourgois éditeur publie les textes et la feuille de route de ces émissions diffusées du 11 septembre au 13 novembre 1974 sur les ondes de CBC.

Gould s'y révèle un passionné de Schönberg et un analyste impénitent de son œuvre dont il a déjà enregistré plusieurs pièces. Même l'amateur de musique trou-

vera son compte dans ces transcriptions radiophoniques et pourra apprécier la lecture de Gould, son sens de la repartie et sa perspicacité à replacer l'œuvre schönbergienne dans le contexte précis de ce début du siècle jusqu'à sa mort, allant même jusqu'à interpréter l'art de Schönberg comme

une représentation du post-romantisme « fin-de-siècle », nostalgique de la tonalité !

Cette *Série Schönberg* apporte un double éclairage sur une œuvre malheureusement méconnue et sur un personnage complexe de la musique moderne : Glenn Gould.

ROGER CHAMBERLAND

LEONARD COHEN

Le Canadien errant

Ira B. NADEL

Boréal, Montréal, 1997, 384 p.

C'est avec un an de retard que je me décide à parler de la biographie de Leonard Cohen signée par Ira B. Nadel, un professeur de la Colombie-Britannique. Cohen est une figure fondamentale de la musique populaire qui a marqué les années 1960 et 1970, mais dont la carrière tourne au ralenti depuis quelques années, en raison de la contrainte de la discipline bouddhiste à laquelle il s'adonne depuis de nombreuses années.

Nadel a tout fouillé et il n'y a pas grands moments de la vie de Cohen qui nous demeurent inconnus quand on a lu cette biographie exemplaire pour laquelle l'auteur a reçu la médaille d'or de la



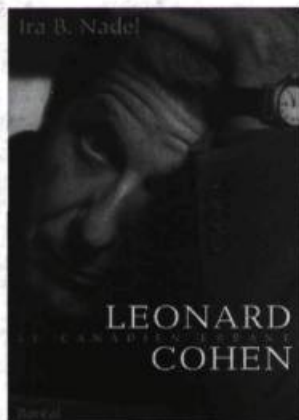
biographie au Canada lors de la publication dans sa version originale anglaise.

De sa naissance à Montréal jusqu'à son nouvel ermitage de Californie, en passant par l'île grecque d'Hydra où il a aussi vécu de nombreuses années, New York, La Havane, etc., Nadel nous entraîne sur la piste Cohen, une piste tortueuse, faite de hauts et de bas, pontuée de détours et de silences, mais aussi agrémentée de musique, de rencontres remarquables ou d'autres plus détestables, d'expériences multiples comme la drogue et le mysticisme, d'amours et de désunions. La petite et la grande histoire se chevauchent, les dates et les événements s'accumulent jusqu'à ce que nous ayons l'impression de prendre connaissance de son agenda ou de son journal de bord.

Quoi qu'il en soit, cette biographie est exemplaire et abonde de renseignements intéressants et parfois surprenants sur sa vie privée dont les amours légendaires auraient pu faire l'objet d'un ouvrage distinct tant elles sont nombreuses et complexes. Nadel n'a rien laissé au hasard et a réussi le tour de force de convaincre Cohen de se livrer entièrement. *Leonard Cohen, le Canadien errant*, est, en effet, une biographie comme il s'en fait peu avec

ses qualités et ses défauts, dont le plus grand est sans doute la complicité qui semble s'être établie entre les deux et qui colorient positivement le propos du biographe.

ROGER CHAMBERLAND



CHRONIQUES

RÉVEILS MUTINS

François PARENTEAU
Les Intouchables,
Montréal, 1998, 118 p.

François Parenteau est un ancien participant de *La course Destination monde* et on retrouve les influences de cette expérience marquante dans les chroniques de *Réveils mutins*. En effet, l'auteur se fait touche-à-tout de l'actualité au fil des brèves réflexions et des commentaires reprenant l'essentiel de sa participation aux émissions radio-phoniques *Réveille-matin* et *Samedi et rien d'autre*, diffusées sur les ondes de Radio-Canada. À bien y penser, ce ne sont pas tant les sujets abordés qui démarquent son travail de celui des scripteurs de nombreuses stations commerciales, mais bien la

nesse du ton et le point de vue adopté.

En effet, Parenteau ne fait pas dans l'humour gras et facile, c'est déjà un bon point en sa faveur. Ces chroniques se lisent la plupart du temps comme des métaphores filées implacables sur ces événements médiatiques autour desquels tout semble avoir été dit, et redit. Par exemple, il démonte par l'absurde la rhétorique de la surconsommation dont nous sommes victimes, tout autant que

sion ou les aspects pervers de la fascination pour certaines de nos vedettes. Car il faut dire que l'auteur ne craint pas d'aller à contre-courant des opinions les plus communes. Il s'applique ainsi à dénoncer l'absurdité du discours à l'effet que ceux qui se sont attaqués à Stern, l'animateur notoire, se seraient trompés d'Howard ; c'est sur l'autre, le Galganov parti en croisade francophobe, qu'auraient dû se déchaîner les foudres populaires. Bref, ces chroniques collées sur l'actualité se lisent d'une traite, pour autant qu'on se fasse complice de l'auteur.

GEORGES DESMEULES



les failles de ce qu'on croit être la liberté d'expres-



LA FÉDÉRATION QUÉBÉCOISE DU LOISIR LITTÉRAIRE vous offre :

LES ATELIERS d'automne et d'hiver : écrire pour le plaisir, il était une fois... le conte, écrire ses mémoires, dire un texte, et bien d'autres : demandez notre calendrier des ateliers.

LE BULLETIN pour les membres : petites annonces, nouvelles, informations...

LES SOIRÉES «JE VOUS ENTENDS ÉCRIRE»
Venez lire vos textes, écouter ceux des autres

LE CONCOURS HUGO : un nouveau thème chaque année, 500 mots maximum

LA REVUE DU LOISIR LITTÉRAIRE : des dossiers, des textes rédigés par nos membres...

LOISIR LITTÉRAIRE DU QUÉBEC

4545, av. Pierre-De Coubertin, C.P. 1000, succursale M, Montréal (Québec) H1V 3R2 Téléphone : (514) 252-3033 • Télécopieur : (514) 251-8038

DICTIONNAIRE

DICTIONNAIRE HISTORIQUE
DU FRANÇAIS QUÉBÉCOIS

Claude POIRIER (dir.)

et l'équipe du TLFQ

Les Presses de l'Université Laval,
Sainte-Foy, 1998, 640 p.

Fruit de plusieurs années de recherches intensives et d'analyse minutieuse des données, paraît, enfin, une première édition du *Dictionnaire historique du français québécois*, sous la direction patiente et acharnée du professeur-chercheur du Trésor de la langue française au Québec de l'Université Laval, Claude Poirier. Je dis bien « première édition » car, si près de 660 monographies de québécoisismes y figurent, plus de 700 autres, actuellement en traitement, s'ajouteront dans une deuxième édition. D'une érudition remarquable, rédigé par un groupe imposant de lexicographes professionnels comprenant des professeurs chevronnés de même que des étudiant(e)s formé(e)s par le TLFQ, l'ouvrage, fondé sur des sources documentaires considérables signalées par la brillante introduction qui ouvre le dictionnaire, dresse pour chaque entrée, après la définition française, les usages québécois accompagnés de nombreux exemples, en plus

des variantes (graphiques, phonétiques, sémantiques, géographiques) du mot avec toutes les sources possibles (françaises, anglaises, germaniques, etc.), souvent précédés d'une partie encyclopédique. Non seulement, donc, on peut connaître l'histoire du mot, son évolution, ses variantes, ses emplois attestés, ses acceptions diverses, mais encore les circonstances de son usage. À cet égard, le *DHFQ* constitue un véritable livre d'histoire socio-culturelle. Les plus longues monographies sont fort révélatrices : consultez par exemple la lettre A. Des mots courants comme « académique » (p. 11-12), « accoter » (p. 19-22), « adonner » (p. 29-32), « argent » (p. 75-82) vous feront faire des découvertes passionnantes et instructives à la fois, qui provoqueront souvent de l'étonnement ou un sourire, tellement tous se reconnaîtront dans leur quotidien. Par-

coutez les monographies des mots communément employés au Québec, tels « barbotte », « bardasser », « beurre » et ses dérivés — et la liste pourrait s'allonger indéfiniment —, et vous serez séduits par leur richesse incroyable. Des mots, d'un emploi pourtant très courant, apparaissent sous un éclairage tout à fait nouveau, étayés de dénnotations et de connotations diverses extrêmement révélatrices, d'exemples nombreux et pertinents tirés d'ouvrages lexicographiques antérieurs, d'archives et d'œuvres québécoises, rassemblés dans une abondante bibliographie finale (p. 527-621). Placés en perspective surtout française et québécoise, ces mots semblent acquérir une vie nouvelle et une légitimation reconfortante car le *DHFQ* balaie scientifiquement (et parfois prudemment) erreurs et préjugés entretenus ici et ailleurs sur le français parlé au Québec, et même sur le français écrit. Les Québécois(es) (et nos « cousins » français aussi) s'apercevront, en fréquentant assidûment le *DHFQ*, que nous parlons et écrivons mieux et plus français que nous le croyions.

Qu'espérer de la deuxième édition ? Nous serons comblés car tout notre patrimoine linguistique nous sera enfin justement restitué. Mille fois bravo à Claude Poirier et à l'équipe du TLFQ pour cet ouvrage magistral ! Et que viennent d'autres subventions !

GILLES DORION

ENTRETIENS

PAR LA PORTE D'EN ARRIÈRE

Jacques FERRON et Pierre L'HÉRAULT
Lancôt éditeur, Montréal,
1997, 318 p.

PAPIERS INTIMES

Jacques FERRON
Lancôt éditeur, Montréal, 1997, 444 p.

Réalisés en 1982, en plusieurs séances, ces « entretiens » entre Jacques Ferron et Pierre L'Hérault sont du plus grand intérêt pour qui connaît bien l'œuvre du docteur-écrivain. On y retrouve beaucoup des idées que Ferron a livrées dans ses billets (*Information médicale et paramédicale*), ses lettres et plusieurs essais. Seulement, l'avantage de ce livre tient au fait que Pierre L'Hérault, qui connaît profondément l'œuvre ferronienne, a suffisamment mis Jacques Ferron en confiance pour qu'il se livre, au fil des

semaines, sans la distance de la fiction. Une entrevue d'une trentaine d'heures que L'Hérault élague forcément et qu'il monte en quelque sorte autour des sources familiales et des paysages de l'auteur, de sa vocation de médecin, de l'histoire et de la politique ainsi que de l'écriture et du métier d'écrivain.

En ressortent très bien l'originalité de Jacques Ferron, son contact étroit avec ses racines originelles et telluriques, sa haute vision de notre condition politique eu égard à la langue et à la géographie, sa grande modestie quant à la perception de son œuvre et sa grande reconnaissance envers ses sources populaires. On est étonné du courage de cette œuvre qui se fait à côté d'une vie consacrée à la médecine et du doute que l'auteur entretient sur l'écriture elle-même.

On y rejoint la hauteur de vision des « Salicaire » (*Du fond de mon arrière-cuisine*). Le titre des entretiens lui-même, emprunté à l'auteur, rend bien ce presque détournement que Ferron a fait de son œuvre pourtant grande et remarquablement humaine. Du côté des sources parentales susceptibles de marquer l'œuvre paraissent chez le même éditeur les *Papiers intimes*, une édition préparée par deux autres spécialistes (Ginette Michaud et Patrick Poirier) et qui fournit, outre les analyses, des lettres, historiètes et variantes ou fragments inédits. Ce livre est davantage destiné aux spécialistes de l'œuvre de Ferron ainsi qu'aux lecteurs assidus qui y trouveront matière à encore mieux saisir l'interpénétration d'une œuvre, d'un auteur et de son milieu.

ANDRÉ GAULIN

ESSAIS

ÉLOGE DE LA LECTURE

suivi de
LECTURE D'ALBERT COHEN
Hubert NYSSSEN

Fides, Saint-Laurent, 1997, 40 p.

(Collection « Les grandes conférences »)

Écrivain et éditeur (il dirige la maison Actes Sud), Hubert Nyssen croit sans nuance aux livres, ceux qu'il a écrits, les nombreux qu'il publie, mais surtout ceux qu'il lit et qui le nourrissent. Les deux conférences réunies dans ce mince objet témoignent profondément de la passion de Nyssen pour la lecture : d'abord la lecture de la littérature, ensuite celle des œuvres de l'écrivain Albert Cohen,



que Nyssen a connu dans ses dernières années.

Reprenant la matière de deux essais sur ces mêmes sujets (*Éloge de la lecture*, 1995 ; *Lecture d'Albert Cohen*, 1981), l'auteur propose des conférences toutes personnelles, marquées par son attachement sentimental aux livres, par l'intimité transgressée mais partagée d'un univers que tout écrivain offre au lecteur. Abordant la lecture par sa propre histoire, attribuant à sa grand-mère le goût de lire, Nyssen retrace la valeur des œuvres abordées par les différents niveaux de lecture que l'enfant découvre peu à peu. Oralité, musicalité, interprétation, réécriture : les facettes de la lecture sont effleurées, les unes complétant les autres. Soulignant l'implication nécessaire du « liseur », il rappelle qu'aucune lecture ne peut être vraiment objective, mais se laisse tenter au jugement distant et éclairé en essayant de fixer les points communs des « grands » romans. Il finit son premier essai par une réflexion sur la pérennité du livre-objet, sur ses supposés avantages par rapport au support électronique, ce qui contribue à perpétuer une querelle ici mal ciblée.

Conférence prononcée lors du centenaire de naissance d'Albert Cohen, le second texte traite de la fortune des écrits de Cohen et tente d'anticiper « à quelles lectures est désormais promise une œuvre qui avait déjà surmonté l'épreuve de la mode » (p. 33-34), soit de trouver en

quoi elle peut prétendre à traverser le temps. Diversité, intimité, récurrence, archétype, tradition, théâtralité : ces traits que soulève Nyssen cernent la spécificité et la richesse des textes qui survivront à Cohen.

RENÉ AUDET

L'ANNÉE DES SCORPIONS

Francine BASTIEN

Les Intouchables, Montréal,
1998, 176 p.

Après Pierre Marchand, ce Français, maniaque de cadavres qui s'est donné le titre de journaliste pour aller se faire tirer dessus au Moyen-Orient, Normand Lester, journaliste à la SRC qui a mené de grandes enquêtes sur l'espionnage, et quelques autres, c'est au tour de Francine

Bastien, elle aussi ancienne journaliste de la SRC, de faire un retour sur sa carrière avec *L'année des scorpions*.

Pour être journaliste à l'étranger, au beau milieu de pays ravagés par la guerre, il faut soit être fou soit encore avoir la flamme. Et la flamme, Francine Bastien l'avait, l'a encore et l'aura sans doute jusqu'à la fin de ses

jours. On la sent, bien vivante, tout au long de son ouvrage qu'elle a concocté dans sa résidence française. Journaliste de grand talent, elle fait un survol des incroyables aventures qu'elle a vécues lors de ses belles années de métier. Elle nous raconte toutes les épreuves qu'elle a surmontées lors de ses périples à l'étranger et n'hésite pas, en passant, à écorcher la SRC et ses affectateurs, qui n'ont jamais été sur le terrain et qui se permettent de donner des ordres.

Francine Bastien a probablement eu la carrière à laquelle tout jeune journaliste rêve. Scoops, émotions fortes et scènes de guerre épouvantables dignes d'un film de Spielberg : elle a tout connu. Encore étonnant qu'elle nous soit revenue en un seul morceau !

Mis à part quelques fautes d'orthographe évidentes et désagréables pour le lecteur et

un ou deux chapitres moins intéressants (entre autres, la montée de lait au sujet de la liberté de la presse, chapitre dont on se serait aisément passé, afin de bénéficier d'une aventure de plus, mais que chaque journaliste se donne pour devoir d'ajouter), Francine Bastien met son âme à nu et livre vraiment les émotions qu'elle a ressenties au cours de ces longues années. Il suffit de lire, par exemple, le passage où elle doit se coucher sur le plancher de sa chambre d'hôtel parce que des tirs fusent de partout ou lorsqu'elle et son équipe sont obligées de fuir parce que des rebelles armés jusqu'aux dents se sont donnés comme mission de faire la peau à tous les journalistes rencontrés sur leur route.

Il ne faut surtout pas oublier que le journaliste doit tout de même être en ondes, peu importe ce qu'elle vient de vivre comme expérience. Bastien nous donne donc l'image d'une femme expérimentée, certes, mais tout de même déçue qu'on ne reconnaisse pas assez le travail des correspondants de la presse à l'étranger. Elle ne retire pas non plus toutes les fleurs, remerciant et félicitant au passage cameramen, journalistes et toutes les personnes qui l'ont aidée et sans qui, nous dit-elle, il lui aurait été impossible de réussir dans ce qu'elle croit être le plus beau métier du monde. Et elle saura vous convaincre, j'en suis persuadé.

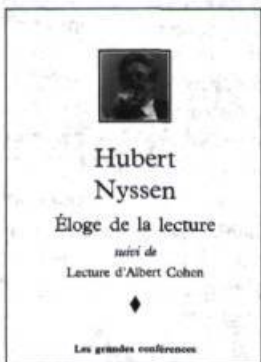
MARC-ANDRÉ BOIVIN

IMAGES DE PENSÉE

Walter BENJAMIN

Christian Bourgois Éditeur,
Paris, 1998, 258 p.
(Collection « Détroits »)

Ce recueil rassemble une trentaine de courts textes de l'essayiste allemand Walter Benjamin, dont la plupart sont traduits pour la première fois en français. Mort en 1940 à la frontière franco-espagnole, Benjamin est une figure intellectuelle importante de l'intelligentsia allemande de l'entre-deux guerres. Lié au groupe de l'École de Francfort, particulièrement à Theodor W. Adorno qui a beaucoup contribué à faire connaître sa pensée, Benjamin est l'auteur de *Paris, capitale du XIX^e siècle*, de *Poésie et révolution* et de *Sens unique*. Une enfance berlinoise, pour ne nommer que quelques-unes des traductions existantes de ses œuvres. Spécialiste de la littérature



française du XIX^e siècle, Benjamin s'est exilé en France à partir de 1933 à l'arrivée au pouvoir des nazis et a produit dès lors quelques écrits directement en français, regroupés, avec d'autres textes contemporains, dans les *Écrits français* chez Gallimard. *Images de pensée* reprend le titre d'un des ensembles de l'ouvrage ; dans la notion d'« image de pensée » de Benjamin, Adorno voit « une conception de Platon, opposée à celle des néo-kantiens, selon laquelle l'idée n'est pas une simple présentation mais un étant en soi qui, bien qu'il relève purement de l'esprit, possède une réalité sensible »

(p. 257-258). Notion qui correspond bien à l'esprit de l'ensemble des textes du recueil, instantanés de la réalité érigés en idées sous la plume de Benjamin.

Ce sont de petits textes de quelques pages : des observations de voyages (« Naples », « Moscou », « Paris, la ville dans le miroir »), des rêves (« Autoportraits du rêveur »), des expériences du quotidien (« Manger »), des réflexions sur l'acte d'écriture (« Une fois n'est pas une fois », « Petits tours d'adresse »)... Le trait commun de ces sujets divers demeure le regard posé par Benjamin, à travers une succession de détails ano-

dins en apparence. Il construit ainsi un travail sur la mémoire, à la fois individuelle et collective. Par une forme s'apparentant au poème en prose dans le cas de certains textes (« Au soleil » et « Fouilles et souvenir » particulièrement), on retrouve un esprit proche de Baudelaire.

Images de pensée peut se lire en complément des réflexions sur l'art et sur l'histoire de Benjamin, publiés dans les *Écrits français*, quoique l'essentiel de la pensée de Benjamin se retrouve dans *Images de pensée*, à l'état d'impressions qui nous transportent dans un univers à la fois proche et lointain. Daté au niveau anecdotique, mais profondément actuel dans son questionnement sur l'art, la littérature et les rapports de l'être humain avec son univers, *Images de pensée* se lit lentement, par bribes. Un voyage dans le temps et dans l'esprit.

VIVIANE PARADIS

UNE HISTOIRE DE LA LECTURE

Alberto MANGUEL

Actes Sud/Leméac, Arles/Montréal
1998, 428 p.

Cette histoire de la lecture a tout pour séduire le lecteur profane comme le lecteur savant. Comme son titre l'indique, il s'agit d'une histoire que l'on pourrait dire personnalisée de la lecture. Entendons ici que l'auteur n'a pas nécessairement voulu faire œuvre académique, mais nous introduire à une histoire de la lecture à partir de ses propres expériences, de sa propre vision des choses. Cela n'élimine pas pour autant les références, les dates et les événements marquants, mais Manguel a su garder vivant son propre rapport privilégié au livre et à sa fréquentation. L'anecdote personnelle côtoie le grand événement historique et les deux sont, aux yeux de l'auteur, aussi importants l'un que l'autre. Au-delà de cette histoire proprement dite, l'auteur sait également développer une réflexion sur ce phénomène qui mêle tout à la fois le privé et le public puisque la lecture, mais plus encore le livre, engage un procès de personnalisation qui excède en tout point la simple activité qui est de se saisir d'un livre et de s'y jeter à corps perdu.

Des premiers écrits sur papyrus au procédé industriel d'impression de grands tirages, en passant par la tradition des moines copistes et de l'invention de l'imprimerie, Manguel fait le tour du jardin, un jardin anglais, si j'ose m'exprimer ainsi, dont les allées sinuées le mènent là où d'autres préfèrent le droit chemin de l'accumulation des faits et circonstances historiques. Récemment couronné du Prix Médicis pour le meilleur livre étranger, cet essai mérite plus que l'honneur qui lui est échu mais des lecteurs nombreux avec qui il peut partager sa passion.

JEAN-CLAUDE LATREILLE

ÉTUDES

LE DÉMON DE LA THÉORIE

Littérature et sens commun

Antoine COMPAGNON

Seuil, Paris, 1998, 311 p.

Le recours au sens commun permet de soulever quelques questions qui, considérées dans leur ensemble, donnent une certaine idée de la littérature. Qu'est-ce que la littérature ? Quel est le rapport entre littérature et auteur ? littérature et réalité ? littérature et lecteur ? littérature et langage ? Tous les discours savants sur la littérature (qu'il s'agisse du formalisme russe, de la phénoménologie allemande, du *New Criticism* américain, du marxisme international, du structuralisme, de l'herméneutique, du post-structuralisme ou de bien d'autres encore) prennent en effet position sur ces questions inévitables, qui concernent des notions fondamentales pour les études littéraires et qui, pour Antoine Compagnon, se résument aux suivantes : la littérature (littérarité), l'auteur (intention), le monde (représentation), le lecteur (réception), le style, l'histoire et la valeur.

Compagnon consacre un chapitre à chacun de ces « éléments de la littérature ». Sa démarche est simple : revisiter quelques-unes des grandes théories du XX^e siècle (en privilégiant parfois celles qui, lors des années fastes de la théorie



ALBERTO MANGUEL

Une
histoire
de la
lecture

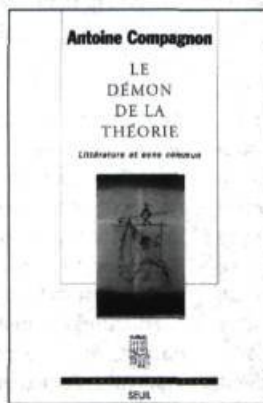


littéraire en France, nous ont donné les *Communications 8* et *Théorie d'ensemble* à la lumière d'un concept apparemment simple. Les prétentions de la théorie sont ainsi soumises au tribunal du sens commun. À une question précise, les réponses des théoriciens sont plurielles et contraires ; elles nous placent toujours devant une alternative intenable : « La théorie de la littérature est une leçon de relativisme, non de pluralisme : autrement dit, plusieurs réponses sont possibles, non compossibles, acceptables, non compatibles ; au lieu de s'additionner dans une vision totale et plus complète, elles s'excluent mutuellement car elles n'appellent pas littérature, ne qualifient pas de littéraire la même chose ; elles n'envisagent pas différents aspects du même objet mais différents objets » (p. 25). Conclusion : la théorie cherche à dérouter le sens commun. Mais elle ne parvient pas à exorciser son démon.

L'auteur semble conclure à la faillite du projet théorique. Comme il tente de l'illustrer à chacun des chapitres de son livre, la théorie « se prend les pieds dans les pièges qu'elle tend au sens commun » (p. 278) ; en proposant des solutions, elle suscite des apories. Mais elle n'en mérite pas moins toute notre attention, parce qu'elle est le complément nécessaire au sens commun : « Il y a une vérité de la théorie, qui la rend séduisante, mais elle n'est pas toute la vérité, car la réalité de la littérature n'est pas entièrement théorisable » (*idem*).

Compagnon a voulu « éveiller la vigilance du lecteur, [...] le déniaiser en lui donnant les rudiments d'une conscience théorique de la littérature » (p. 282). Cette boutade un peu condescendante ne rend pas justice à cet ouvrage qui est, pour les études littéraires, d'un grand intérêt épistémologique. Ce livre est moins un bilan qu'une sorte de synthèse dialogique des théories qui ont modelé ou influencé notre façon de penser la littérature : un vade-mecum pour les étudiants, mais aussi pour les chercheurs et les professeurs.

CLAUDE BHERER



PSYCHO. DE LA FIGURE AU MUSÉE IMAGINAIRE **Théorie et pratique de l'acte de spectature**

Martin LEFEBVRE

Harmattan, Montréal, 1997, 253 p.

Que conservons-nous d'un film ? Comment s'organise notre culture filmique ? Martin Lefebvre tente de répondre à ces questions en développant une sémiotique de la spectature. L'auteur, à partir de sa propre spectature de *Psycho* d'Alfred Hitchcock et d'un corpus type de films, entend montrer comment le spectateur s'approprie l'objet filmique et se construit un musée imaginaire du cinéma.

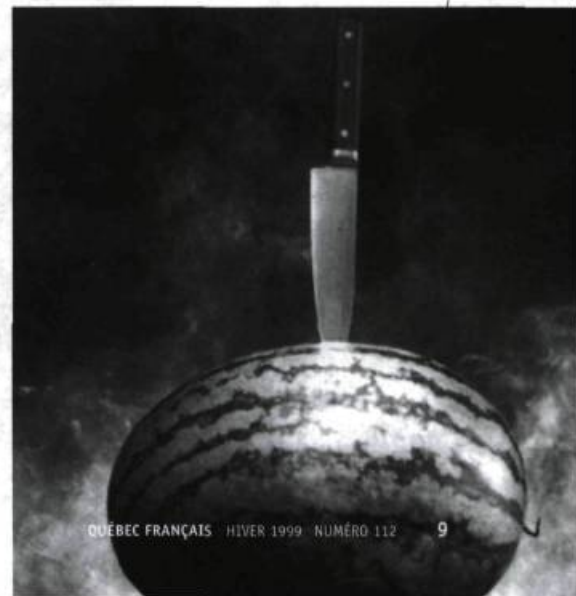
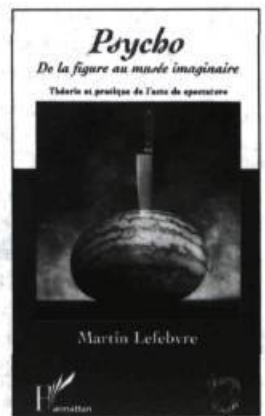
La notion abstraite de spectature correspond peu ou prou à l'acte concret de regarder un film. Simple en apparence, cet acte est en réalité fort complexe, puisqu'il consiste en un ensemble de processus — perceptif, cognitif, argumentatif, affectif et symbolique — qui concourent à la construction du film en tant que texte. Lefebvre associe aux processus cognitifs, argumentatifs et symboliques les concepts d'*endo-forme*, de *forme* et de *figure*, lesquels sont les trois principaux aspects du texte filmique considéré comme objet de la spectature. L'*endo-forme* est le résultat d'une segmentation subjective du flux audio-visuel qui favorise la construction d'une unité formelle. La *forme* s'apparente à l'argument : elle constitue « un principe de cohérence supra-segmental qui prend en compte le défilement de l'information filmique et donne aux divers segments cognitifs une fonction par rapport à un tout dont la nature peut être esthétique, scientifique, narrative, etc. » (p. 32). Enfin, la *figure*, point nodal de la théorie de Lefebvre, est ce qui émerge des résultats antérieurs, ce qui impressionne le spectateur au moment où il intègre le texte filmique à d'autres systèmes de signes, à un savoir et des valeurs ; elle « s'offre comme une structuration (imaginaire) du contenu — impressionnant — d'un film » (p. 65) ; bref, produit « d'une interaction entre le film, la mémoire et l'imagination du spectateur » (p. 34-35), la *figure* est ce que le spectateur conserve d'un film.

La théorie de la spectature oppose à une sémiotique du cinéma une sémiotisation de l'objet filmique. Lefebvre le

démontre en décrivant la *figure* du meurtre sous la douche — qui résulte de son expérience spectatorielle de *Psycho* — au moyen d'une juxtaposition de topiques interprétatives comme le *tractus digestif*, la Grande Mère, le cannibalisme, l'alimentation, la canalisation, les liquides, les impuretés et le viol. « La figure n'est pas le contenu du film et ne prétend pas l'être » (p. 61) ; elle en est la trace, la *memoria*. Dans le musée imaginaire du spectateur, la *figure* a la valeur d'un artefact. En tant que pièce de musée à la fois complexe et ouverte, elle peut d'ailleurs donner lieu à une série figurale, et ainsi contribuer à l'organisation d'une culture filmique ; l'auteur en fournit un exemple au dernier chapitre de son essai, où il explique comment, à la suite d'autres spectatures, la *figure* du meurtre sous la douche réémerge dans des films qui entretiennent avec celui d'Hitchcock des liens intertextuels tantôt obligatoires, tantôt aléatoires.

Cette étude séduit par sa cohérence. Lefebvre y prend clairement position et va au bout de ses idées : le cinéma n'est pas un fait de communication ; ce qu'il produit — le film-objet-du-monde — n'a pas de sens *en soi*, mais seulement *pour* le spectateur qui le sémiotise en une *figure*. Ainsi « ce n'est plus le texte qui produit son spectateur mais le spectateur qui produit son texte » (p. 64). Voilà qui ne saurait manquer de susciter la réflexion et la controverse.

CLAUDE BHERER



NOUVELLES TENDANCES
EN THÉORIE DES GENRES

Richard SAINT-GELAIS (dir.)
NB Université, Québec, 1998, 313 p.
(Collection « Séminaires »)

Quelque dix ans après qu'on eut proclamé haut et fort la « mort du genre » (voir les actes du colloque tenu à Montréal en 1987 publiés à la *nbj*), force est de constater qu'il n'est pas disparu — il faut chercher une pièce de théâtre dans une librairie pour s'en rendre compte assez rapidement. Omniprésente, la question du genre fascine les littéraires ; son étude ne se limite pas aux simples conflits de classification des œuvres, même si c'est souvent la dimension qui est retenue et qui en rebute certains. C'est donc à partir des communications de professeurs et d'étudiants présentées dans le cadre d'un séminaire sur la théorie des

genres qu'est élaboré ce collectif, qui veut dresser un éventail des possibles nouvelles tendances de cette approche.

La variété est mise à l'honneur dans ces neuf contributions — ce qui est louable dans cette entreprise voulant faire éclater le carcan des études génériques. D'une contribution qui vise à dresser le programme d'un projet de recherche sur un genre (Lucie Robert et le texte dramatique) jusqu'aux analyses reposant sur une recherche à long terme (Nicole Fortin sur le genre littéraire et le genre scolaire ; Frances Fortier *et al.* sur le récit littéraire ; Lucie Bourassa sur la temporalité dans le récit poétique), la question des genres suscite des travaux qui ne se bornent pas à leur simple définition. Marc Angenot, discutant de la littérature comme un « genre » du discours social, et Marie Bélisle, traitant des enjeux génériques de la production littéraire informatisée, courtisent les frontières du champ d'étude. Signalons les initiatives heureuses des Cantin (journal intime), Bleton (particularités des genres sériels) et Dickner / Guay (anthologie et recueil) qui apportent des bases nouvelles pour l'étude de ces formes littéraires trop peu souvent abordées par leurs spécificités génériques.

Ces contributions ont pour objet des genres qui sont perçus dans leur vivacité : une dynamique générique anime la

littérature contemporaine, qu'il ne faudrait pas réduire à une simple cacophonie assourdissante. Loin de se perdre dans la diversité des objets et des approches, ce collectif trace de nouvelles voies pour la recherche littéraire.

RENÉ AUDET

LES LITTÉRATURES D'EXPRESSION
FRANÇAISE D'AMÉRIQUE DU NORD
ET LE CARNAVALESQUE

Denis BOURQUE et Anne BROWN (dir.)
Éditions d'Acadie, Moncton,
1998, 348 p.
(Chaire d'études acadiennes,
Université de Moncton, collection
« Mouvances »)

Cet ouvrage, qui rassemble des études portant sur le carnavalesque dans les œuvres littéraires du Canada francophone, quoiqu'il soit original de par sa thématique, apparaît quelque peu répétitif du fait du manque de rigueur dans l'établissement final des textes. L'ouvrage, assez volumineux (14 textes), se divise en cinq parties, dont trois sont liées à la provenance géographique des œuvres : « Le carnaval et la notion de temps », « Le carnaval en Acadie », « Le carnaval au Québec », « Le carnaval à l'extérieur de l'Acadie et du Québec », « Le carnaval et la marginalité ». La section portant sur le carnaval en Acadie paraît la plus faible, pour des raisons d'édition : les textes (actes d'un colloque ?) se chevauchent par endroits, chaque auteur reprenant par exemple la définition du carnavalesque selon Bakhtine (ainsi certains passages de l'ouvrage de Bakhtine sur Rabelais se voient cités à plusieurs reprises). Si de telles faiblesses sont moins apparentes lors de communications orales, elles s'avèrent navrantes pour le lecteur. En dépit de l'excellente introduction, où l'effort de synthèse est visible, il manque à l'ouvrage cette unité qui résulte d'un plan d'ensemble qui soit visible d'un texte à l'autre, et non seulement dans ses divisions.

Cela dit, l'intention de regrouper des études portant sur des œuvres de la francophonie nord-américaine associées au carnavalesque est excellente. Si beaucoup des textes ne paraissent qu'illustrer la théorie de Bakhtine sur les renversements liés au carnaval, certains autres, comme celui de Wall (« Sur le carnaval et la mise en place d'un fragment »), celui de Lafon

(« De la naissance à l'âge d'homme : le théâtre franco-ontarien à la lumière du carnavalesque »), ceux qui portent sur le carnaval et la marginalité, en particulier le stimulant article de Lucie Joubert (« Les gâcheuses de party ou les femmes et le carnaval », qui, à lui seul, vaut l'achat du recueil), remettent en question l'application directe de la grille bakhtinienne sur ces corpus mouvants, convoquant des auteurs plus récents pour présenter un tableau renouvelé du carnavalesque.

NICOLE CÔTÉ

NOUVELLES

OUTRE-MANCHE

Julian BARNES
Denoël, Paris, 1998, 249 p.

Julian Barnes confirme une fois de plus, avec son dernier recueil *Outre-Manche*, sa prédilection pour les récits spéculaires, renvoyant plusieurs images décalées et déformées d'une problématique unique. À l'instar de son célèbre roman *Une histoire du monde en dix chapitres 1/2*, dont chacun des chapitres remet en scène un événement marquant de l'aventure humaine (réelle ou mythologique) et où l'isolement sur les mers du globe force les protagonistes à explorer leurs pulsions, ces dix nouvelles ont pour préoccupation les points de contact et les sources de conflit entre Anglais et Français. Qu'il soit, entre autres, question de guerre de religion, de la Révolution française, d'un mémorial de guerre, de surréalisme, d'un colloque fictif, voire du Tour de France (où il est question de dopage, Barnes a ici eu une inspiration prémonitoire), deux imaginaires éternellement distincts s'opposent, mais se complètent aussi par moments. Par exemple, il faut voir comment un couple de lesbiennes britanniques parvient à se faire accepter, mine de rien, par des vigneronniers méridionaux à la fin du XIX^e siècle.

L'intérêt de la lecture repose ici sur divers aspects. Il y a bien sûr les intrigues récurrentes où l'auteur fait monter d'une belle érudition, où les faits historiques se marient harmonieusement à des détails plus quotidiens. Il faut aussi mentionner l'humour très froid, typiquement britannique, qui souligne sans toujours en avoir l'air, les travers, mais aussi le côté pathétique et souvent plutôt sympathique des protagonistes. Enfin, la

dernière nouvelle, une traversée du tunnel sous la Manche, sert de mise en abyme à l'ensemble des récits. Bref, voici un beau recueil sur deux « autres » solitudes.

GEORGES DESMEULES

LE TEMPLE DU JAGUAR

Julie KEITH

Éditions de la Pleine Lune
Lachine, 1997, 221 p.

Finaliste du Prix du Gouverneur général en 1995 pour *Le temple du jaguar*, son premier recueil d'abord paru en anglais, Julie Keith y révèle un talent certain pour l'étude des relations troubles entre les sexes. À travers ces neuf nouvelles, elle met en scène des personnages murés dans leur silence, mais hantés par les tourments qu'ils ne savent pas exprimer et qui les font agir de façon parfois bien étrange. La question du point de vue est d'ailleurs explicitement abordée dans deux nouvelles successives, « Les lapines » et « L'histoire de Karl », où une femme et son mari sont tour à tour le point focal de la narration d'une même série d'événements : un pénible voyage en voiture en compagnie de leurs deux enfants. C'est toutefois le thème de la chute qui constitue le lien le plus fort entre les textes. Qu'il s'agisse de la chute réelle d'une femme en visite chez l'ancienne épouse de son conjoint, de la crainte de voir une enfant tomber dans les rapides ou de celle d'un homme au bas d'un temple maya, ces moments de faiblesse passagère témoignent de la vulnérabilité des personnages. Ces chutes confirment également le fait que, pour plusieurs d'entre eux, le fait de « tomber en amour », de succomber aux charmes d'un être qui nous sera toujours plus ou moins étranger, constitue une défaite.

Cette unité thématique et ces éléments récurrents soutiennent bien le recueil dans son ensemble. Comme on s'en doute, une ironie constante préside à la présentation de ces situations où ce qui se vit de plus intense n'est jamais dit. L'auteure sait livrer l'essentiel en quelques touches, comme cet Américain chauvin débarquant à Montréal et qui découvre à la fois la ville et

une femme flamboyante dans « El Dorado ». Bref, voici une œuvre agréable à lire, bien qu'il faille déplorer la médiocrité du travail d'impression.

GEORGES DESMEULES

SOUS LES DRAPS et autres nouvelles

Ian McEwan

Gallimard, Paris, 1997, 359 p.
(Collection « Du monde entier »)

La maison Gallimard a réuni dans *Sous les draps et autres nouvelles* de l'Écossais Ian McEwan des textes publiés initialement dans deux recueils distincts, *First Love, Last Rites* (1975) et *In Between The Sheets* (1978). Plus connu comme romancier (*L'enfant volé*, *Les chiens noirs*), McEwan vient de remporter en Angleterre le Booker Prize pour son roman *Amsterdam*, pas encore traduit.

Cette « collection » de nouvelles présente une galerie de personnages en apparence normaux, mais dont les travers et les histoires intimes mettent en question le sens même de la normalité. Les nouvelles reposent sur un principe de déviation, de détournement d'une situa-

rapport à soi-même, par rapport aux autres : les protagonistes de *Sous les draps* n'ont pas le sentiment d'être anormaux à cause de leur sexualité. C'est leur isolement, leur solitude morale qui les isolent du normal ; leurs perversions sexuelles découlent de cette anormalité sociale. C'est là l'un des grands intérêts des nouvelles de McEwan : ni jugement moral, ni provocation scabreuse dans le ton des nouvelles. On y retrouve plutôt une sympathie pour la misère morale des personnages, une fascination presque morbide pour le détail évocateur, pour la situation inextricable dans laquelle s'enlisent les anti-héros des nouvelles.

L'ensemble des nouvelles témoigne d'une unité thématique explorant divers milieux sociaux. Seule la dernière nouvelle, « Psychopolis », tranche de façon désagréable. En effet, à la fois l'écriture et le propos — un écrivain anglais découvrant la vie californienne — transgressent le ton donné précédemment, détruisant en fin de parcours l'équilibre du recueil. Hormis cette fausse note, *Sous les draps* demeure une lecture de qualité, différente et fascinante.

VIVIANE PARADIS



tion initiale qui bascule dans l'anormalité, structure en apparence classique de la nouvelle. Sans généralement basculer dans le fantastique, ou encore dans la résolution d'une intrigue, les personnages de McEwan s'enfoncent dans leurs perversions sans rémission.

Que ce soit l'inceste, l'infantilisme, le sadisme, le fétichisme ou la pédophilie, les nouvelles demeurent dans le cadre de toutes les perversions sexuelles possibles, dans ces amours mal exprimées et mal vécues. Dans une société qui tolère mal les différentes expressions de la sexualité, le secret devient alors la clé de voûte de l'univers de McEwan. Secret par

**MICHEL SÉLIGNY,
HOMME LIBRE DE COULEUR
DE LA NOUVELLE-ORLÉANS**

Nouvelles et récits

Frans C. AMELINCKX

P.U.L / CIDEF, Sainte-Foy,

1998, 212 p.

(Collection « Textes oubliés
de la francophonie »)

En plus de l'abondance, de la diversité et de la renommée exceptionnelle de sa littérature, la francophonie internationale de tous les temps compte encore d'innombrables autres textes inconnus du grand public, parce que inédits ou publiés, à l'époque, dans des périodiques. C'est surtout le fait des littératures « de la périphérie ou de l'exiguïté » qui — contrairement aux littératures « du centre » (comme la littérature québécoise par rapport au reste de la francophonie nord-américaine) qui ont déjà largement pallié cette insuffisance —, regorgent encore de véritables joyaux littéraires méconnus.

Michel Séligny, *homme libre de couleur de la Nouvelle-Orléans. Nouvelles et récits* de Frans Amelinckx (spécialiste de la littérature louisianaise du XIX^e siècle) est la première publication de la collection « Textes oubliés de la francophonie » qui a justement pour objectif de rendre hommage à ces écrivains talentueux des siècles derniers, demeurés dans des méandres vaporeux et dont les œuvres révèlent pourtant une « maîtrise étonnante de la langue, un vocabulaire original et une peinture poignante de la vie communautaire qui les a inspirés ». Ce premier titre comporte une introduction savante et quelques notes infrapaginales, en plus des nouvelles et récits — de longueur variable — de l'unique prosateur de la génération d'écrivains créoles (libres) de couleur nés entre 1810 et 1820. Michel Séligny part toujours de l'expérience réelle qu'elle soit locale (louisianaise) ou étrangère (escales caraïbéennes et séjours français), ce qui favorise la division tripartite suivante : les périodes louisianaise (1839-1855), française (1857-1858) et celle de 1861. Ses nouvelles véhiculent une « idéologie sociale profondément contestataire par rapport à la société, quelle soit louisianaise ou française, dont les valeurs sont faussées par la cupidité, l'orgueil et la méchanceté » (p. 6), mais se gardent, cependant, de stigmatiser explicitement la situation sociale (esclavage, insurrection) et culturelle de son

groupe racial, afin d'éviter des démêlés avec l'autorité étatique.

Sa pratique scripturaire est fortement influencée par celle de Chateaubriand à propos du style, de la thématique et des images. Ses nouvelles comportent des éléments (prépondérance du discours direct) renvoyant au roman populaire, au sens anglo-saxon du terme, et le vocabulaire, en plus d'être châtié, est très riche en archaïsmes, particularités lexicales florale et maritime, de nature à conférer à son œuvre une aura particulière. Je le conseille à tous ceux qui veulent plonger dans un univers où « la vie [est] une fleur qui s'épanouit, qui se colore, qui se parfume au doux rayon, au souffle embaumé du bonheur, qui s'étiole, qui languit, périt lentement quand le malheur, ver empoisonné, l'atteint dans sa racine, et voit tomber avec son premier pétale arraché, tout le brillant édifice de sa corolle » (p. 88). Michel Séligny est un homme très cultivé dont l'écriture est un exemple du français châtié parlé par l'élite créole de couleur.

BERNADETTE KASSIS

**DANS LA PAIX COMME
DANS LA GUERRE**

Guillermo Cabrera INFANTE

Gallimard, Paris, 1998, 228 p.

(Collection « L'étrangère »)

Le parcours tourmenté qui attendait Guillermo Cabrera Infante au moment de la rédaction de *Dans la paix comme dans la guerre* est déjà tout tracé dans les nouvelles récemment rééditées de ce recueil. Cet auteur cubain a effectivement été un commentateur critique du régime du dictateur Batista, avant de rompre définitivement avec le gouvernement de Fidel Castro et de s'exiler en Europe, où il vit toujours.

Comme le titre du recueil l'indique bien, il s'agit ici de chroniques de la vie à Cuba, en des temps parfois paisibles mais aussi souvent troubles. Bien que les textes aient été rédigés sur une période d'environ dix ans, pendant les années 1950, l'ensemble forme un tout homogène. Cette unité réside, me semble-t-il, dans les vignettes qui séparent les quatorze nouvelles. Tous d'une violence quasi insoutenable de réalisme, ces courts textes servent à mettre en place l'atmosphère de récits plus ambigus, où on découvre d'étonnantes ironies de situations : des bandits paumés

se trompent de cible ; la tenancière d'un bordel fait une apologie critique de sa meilleure employée, une infirme ; des grévistes fuient la police ; quelques couples s'approprient, se déchirent, se séparent ; un jeune homme relate sa découverte simultanée du jazz de Miles Davis et de la marijuana...

Dans ces petits univers à la fois quotidiens et universels, le temps semble presque toujours se languir pour parfois s'emballer brusquement, comme si un trop plein de violence et de frustration excédait soudain les protagonistes. Et toujours, la narration se révèle habile à dévoiler, grâce à l'humour noir, des détails apparemment saugrenus ; par la même occasion, on critique l'étroitesse d'esprit et l'inhumanité de ceux qui s'arrogent le droit de décider du sort de leurs semblables.

GEORGES DESMEULES

GUIDE

**DES MÉTIERS POUR LES FILLES
LES CARRIÈRES DU COLLÉGIAL
LES CARRIÈRES DE LA FORMATION
UNIVERSITAIRE**

Les éditions Ma Carrière

Montréal, 1998, pagination multiple.

Les éditions Ma Carrière sont devenues incontournables pour s'orienter dans les opportunités d'emploi qui s'offrent aux élèves en formation. Coup sur coup, trois titres qui présentent les métiers et professions possibles au sortir de l'université, du collégial et ceux, non conventionnels, qu'occupent certaines finissantes dans des domaines jadis réservés aux hommes. On y trouve à peu près tout ce qu'il faut savoir sur la formation donnée dans ces divers niveaux d'enseignement : description de l'emploi, compétences requises, types d'études à entreprendre, taux de placement, etc. Pour un certain nombre de métiers et professions, les auteurs sont allés interviewer une jeune recrue ou, plus rarement, un professionnel chevronné afin d'avoir l'heure juste sur la réalité de ce corps d'emploi. Tout y est...ou presque car je tombe par hasard sur ce nouveau diplôme en gestion de la mode offert à l'UQAM, lors d'un reportage vu à Radio-Canada, et je constate qu'il n'est pas conquis ici, alors que le diplôme en question existe depuis maintenant trois ans. Rien non plus sur le diplôme en télécom-



munications. Oublis malencontreux qui nous laissent songeurs car l'éditeur pavane en couverture en annonçant que « Tous les programmes de la formation universitaire au Québec » sont recensés. Qu'en est-il des autres ouvrages, si celui qui concerne les programmes universitaires contient au moins deux oublis de taille ? Malgré tout, on peut se fier à ces ouvrages pratiques même si, côté de la présentation graphique, ils abondent de publicité et sont un peu moches.

JEAN-CLAUDE LATREILLE

PÉDAGOGIE

ÊTRE PROF

Caroline MORIN, Patrick BOUVIER,
Geneviève JUNEAU
Éditions Logiques, Montréal,
1998, 157 p.

C'est un projet ambitieux qu'ont entrepris ces trois jeunes enseignants : rassurer les autres jeunes enseignants, faire part de leurs « découvertes » dans le métier et proposer une réflexion honnête et sincère sur la manière dont les choses se passent dans la vraie vie scolaire... Projet qui finalement devrait atteindre son but puisqu'on y trouve un peu de tout : des constatations sur la réalité enseignante, des trucs, certains vieux comme le monde, d'autres plus actuels, des conseils pour ceux et celles qui « plongent » dans cette carrière et des témoignages d'enseignants d'expérience. Ce mélange se présente à l'aide de repères graphiques qui entretiennent l'intérêt et facilitent la lecture.

Six chapitres en tout : le premier fait le point sur la profession enseignante en général tant au niveau des enseignants de carrière qu'à celui du jeune novice ; suivent des commentaires et des conseils pertinents sur le cauchemar de tout(e) débutant(e), c'est-à-dire la suppléance ; s'enchaînent les diverses façons de créer et d'entretenir de bonnes relations avec les élèves. Ensuite, l'épineuse et très moderne question de la gestion de classe et de la discipline. Là encore, les idées sont à point et utiles. Puis une réflexion sur l'aspect primordial et essentiel de l'enseignement : sa qualité. C'est réconfortant de constater que de jeunes enseignants s'attendent à travailler fort, à créer et à se réajuster au besoin. Dans un dernier chapitre, ils traitent du monde enseignant comme milieu de vie avec tout ce que cela peut signifier.

Plusieurs éléments sont intéressants dans cette lecture. Premièrement, une gentille « impudence », c'est-à-dire une façon de dire certaines réalités qui pourraient être difficiles à accepter, mais qui passent la rampe, supportées par un humour bien orchestré. Puis une fraîcheur à toute épreuve : ces trois mousquetaires débordent d'énergie et la passion d'enseigner leur a certes été bien inculquée. Un autre aspect digne d'être retenu est leur franchise. Ce n'est pas facile d'aborder le sujet délicat de « ce qui se passe et se dit dans la salle des profs » ou encore de certaines attitudes concernant le manque de coopération et la remise en question de leurs habitudes pédagogiques, mais nous savons que ce sont des réalités qui existent et dont il faut parler et ils le font.

L'idée d'avoir inclus dans chaque chapitre des commentaires de « profs expérimentés » est astucieuse puisqu'elle donne de la crédibilité à nos jeunes auteurs-professeurs et assure un équilibre entre certaines assertions un peu fougueuses et le fruit d'une expérience bien assumée.

Puisque les trois auteurs sont au début d'une carrière prometteuse et pleine d'exigences qu'ils ont l'air de bien comprendre, même si parfois ils se permettent quelques jugements rapides, ils vont certainement voir à améliorer leur style et le choix de certaines expressions qui émanent d'un langage un peu familier. Nous leur faisons confiance et avons hâte de connaître la suite.

GODELIEVE DE KONINCK

PÉDAGOGIE ET ÉQUITÉ

Claudie SOLAR (dir.)
Éditions Logiques,
Montréal, 1998, 257 p.

« L'équité n'est pas systématique, elle s'acquiert, elle est une construction intériorisée par la personne » (p. 14). Telle est la conviction à la base de ce collectif publié sous la direction de Claudie Solar, professeure à la Faculté des sciences de l'éducation de l'Université de Montréal. Sous le titre *Pédagogie et équité*, le livre regroupe neuf textes dont les auteures sont des femmes œuvrant dans différentes universités du Québec et soucieuses de lutter pour l'équité, autrement dit, de « contrer les privilèges des personnes qui bénéficient de la dissymétrie du système » (p. 16).

Dès l'introduction, Claudie Solar définit le concept d'équité en reprenant la définition fournie par le dictionnaire, à savoir : « notion de justice naturelle dans l'appréciation de ce qui est dû à chacun ; vertu qui consiste à régler sa conduite sur le sentiment naturel du juste et de l'injuste » (*Petit Robert*, 1987). La même auteure enchaîne dans le premier chapitre, en faisant le lien entre la pédagogie féministe et les pédagogies antiracistes et de libération. Elles « ont en commun, notamment une idéologie de démocratie, d'égalité et de libération soutenue par une volonté de changement social, et une prise de pouvoir ou tout au moins de partage du pouvoir, par les groupes dominés au sein de la société » (p. 26). Ces perspectives radicales « posent des analyses critiques sur la situation et réclament des changements » (p. 29). Solar présente ensuite la toile de l'équité, « un cadre conceptuel permettant l'analyse des interventions, à évaluer ou à construire, auprès de groupes au statut politique et social non majoritaire » (p. 17). Une toile de l'équité qui se dessine autour de quatre axes pour promouvoir la parole, la mémoire, la participation active et la prise de pouvoir. « Les pédagogies de l'équité veulent briser le silence par la parole, l'omission par la mémoire, la passivité par la participation active et l'impuissance par la prise de pouvoir » (p. 31).

De la théorie à la pratique, les six textes suivants relatent des pratiques pédagogiques expérimentées dans des milieux différents, avec l'intention « de repenser la pédagogie traditionnelle de façon à donner aux femmes des chances

égales aux hommes » (p. 71). Que ce soit dans l'enseignement des sciences physiques au collégial, des mathématiques à l'université, à propos du perfectionnement des infirmières, dans les recherches sur les problèmes de santé des travailleuses, dans la recherche d'outils d'intervention à l'image d'une pédagogie féministe, tous ces textes présentent des points de convergence, inspirés par la lutte pour l'équité.

Claudie Solar conclut le collectif avec un texte intitulé « Les pédagogies de l'équité » dans lequel elle analyse, à l'aide de la toile de l'équité, les pratiques pédagogiques décrites dans les chapitres précédents. Elle revient sur les quatre axes paradigmatiques et les rapports qui s'établissent entre ces axes : silence/parole, omission/mémoire, passivité/participation active, impuissance/prise de pouvoir. « La parole permet de créer la mémoire et de prendre part de façon active, à la prise de pouvoir personnelle et collective. Inversement, le silence résulte de l'omission et l'impuissance se traduit par la passivité. Par ailleurs, la mémoire favorise la parole et permet de prendre le pouvoir pour contrer la passivité » (p. 245).

Grâce à la variété des situations présentées, ce livre constitue une source de réflexion indispensable et de documentation actuelle pour toutes les intervenantes et tous les intervenants dans le domaine de la pédagogie et de la formation professionnelle, pour peu qu'ils soient, espérons-le, concernés par la lutte pour l'équité.

ÉVELYNE TRAN

DE LA PÉDAGOGIE

Jean PIAGET
Éditions Odile Jacob,
Paris, 1998, 282 p.

Nous connaissons tous Jean Piaget pour ses recherches sur le développement intellectuel de l'enfant. Il a influencé la pédagogie. Les résultats de ses recherches ont été à la base de tests pouvant jusqu'à déterminer les capacités scolaires d'un jeune. Ce que nous connaissons moins, ce sont ses opinions personnelles concernant directement la pédagogie. Ce livre est une compilation de textes : articles, conférences du célèbre psychologue. Autant de réflexions pédagogiques qui peuvent être rapidement mises en relation avec des courants

modernes. Ainsi l'importance de l'éducation morale et la façon de la faire valoir en classe, l'éducation à l'esprit de la solidarité et au travail d'équipe (l'apprentissage coopératif), la formation d'une conscience internationale (les écoles internationales et leur visée), la capacité psychologique relative des jeunes à absorber l'enseignement de l'histoire et des sciences naturelles (les dernières recommandations des États généraux concernant plus particulièrement nos lacunes en histoire), l'éducation à une véritable liberté intellectuelle (l'équilibre entre le cours magistral et la participation active), l'enseignement des mathématiques nouvelles, etc. Des textes tout aussi intéressants et actuels les uns que les autres. Des textes qui font comprendre les justifications de ses assertions psychologiques : par exemple, l'égoïsme normal du jeune de 6-7 ans (incapable de comprendre que, s'il a deux frères, eux aussi en ont deux) qui l'empêchera d'envisager un univers où il n'est pas le centre. Comment pourrait-il alors comprendre qu'il y a des événements passés et futurs indépendants de lui et de son petit monde ? Des textes qui mettent en évidence notre incohérence pédagogique ; par exemple, l'écart entre ce qui est préconisé et ce qui est pratiqué à l'école. À travers tous ces textes, on devient convaincu que Piaget est en faveur d'une école où le jeune sera actif et pourra ainsi développer ses multiples capacités naissantes. De quoi faire réfléchir et surtout de quoi remplir quelques journées pédagogiques de réflexions profondes et essentielles.

Le lecteur pourra facilement faire le lien entre une réflexion théorique et des applications pratiques, lien qui devrait toujours exister. À la lecture de ces divers textes, on constate avec satisfaction que Piaget ne se limitait pas à faire de la recherche empirique. Il transposait celle-ci dans le quotidien de l'enfant et désirait qu'elle donne prise à des activités pédagogiques cohérentes. D'ailleurs, il devient très évident que Piaget était un ardent promoteur et défenseur de tout acte pédagogique qui donne à l'enfant l'occasion d'agir lui-même. Ce livre, puisque chaque article traite d'un sujet différent, se lit facilement au gré des besoins de savoir. Heureuse initiative de la maison d'édition Odile Jacob.

GODELIEVE DE KONINCK

POÉSIE

Ô NORD, MON AMOUR

Jean DÉSY
Le Loup de Gouttière,
Québec, 1998, 85 p.

Ô Nord, mon Amour, dernier recueil de Jean Désy paru aux Éditions Le Loup de Gouttière, propose une écriture largement exclamative sous la forme d'une ode exaltée dédiée au Nord (baies d'Hudson et d'Ungava). C'est un déversement d'amour, presque une louange, où le Nord, par conséquent, est tributaire d'un transfert métaphorique ; il se confond avec l'image de la femme. Il est ainsi comparé à une entité féminine, concrétisée par elle : « Je veux t'aimer pour ton rire, pour ton corps enflammé par la joie et la lumière de tes sources, pour ton âme ouverte quand la nuit dure ».

Mais la figure du Nord, comme pour l'intensifier par opposition, s'inscrit, de surcroît, dans une antithèse avec celle de la ville où cette dernière est plutôt vue comme un élément de réclusion, réducteur au contraire du Nord considéré comme un espace d'ouverture, d'immensité, de liberté. Le choix des termes et la juxtaposition des vers — écrits en petits paragraphes de quelques lignes — traduisent cette paix, dérive de l'infini, qui emballe le Nord de Jean Désy. L'atmosphère du recueil, d'ailleurs, recouvre ce sentiment de grandeur qui confine au sacré, au mystère. On parle d'âme pour parler de simplicité et de vérité. On en parle dans des images parfois délicates et sensibles (où se glisse souvent un délicieux rapport aux couleurs) : « Je marche à l'orée du froid, dans l'éclatement d'une saison blanche et rose ». D'autres fois, par contre, on regrette la fusion sonore de certains mots ou encore les passages soudainement très descriptifs, narratifs aussi. Il y a, à plusieurs points du recueil, un relâchement poétique au profit de quelque explication scandée par un vocabulaire inuit. Malgré le lexique qui s'y joint en conclusion, l'apport de mots étrangers rend la lecture plus ardue, saccadée et brise le rythme inassouvi, pour ne pas dire le disloque.

Reste qu'il faut aborder ce recueil avec l'idée que le rapport au Nord et à l'infini s'exprime par un chant sacré ouvert sur la vie simple, lucide, qui efface le fastidieux du quotidien et engendre un éternel éblouissement. La plénitude de l'âme se déploie, sincère, authentique. Ô Nord,

mon Amour est, en quelque sorte, l'aboutissement des amours de Jean Désy pour ces vastes contrées, blanches et silencieuses.

JULIE DORVAL

CHRONIQUE DU TEMPS ANIMAL

Éditions du Noroît,
Saint-Hippolyte,
1998, 90 p.



La poésie de Luc Lecompte ne se laisse pas saisir à la première lecture ; non pas qu'elle soit obtuse ou complexe, mais plutôt parce qu'elle renverse l'ordre de la nature comme si l'on était placé de l'autre côté du miroir, à la façon d'Alice. *Chronique du temps animal*, paru aux Éditions du Noroît, s'inscrit dans la dynamique des deux précédents recueils que j'avais appréciés parce qu'ils réinscrivaient la présence du vivant dans la mobilité du monde environnant. Ce dernier recueil se place résolument du côté du « temps animal », celui-là même qui décrit le tu omniprésent comme une matière spirituelle investissant l'esprit animal : « Tu atteins la concentration chien, son excitation pleine d'odeurs et de vents. // Tu sais aussi t'asseoir, puis attendre calmement la feuille que tu happeras bientôt avec la certitude du désir fermé sur elle, comme un piège. // Alors vont en toi des salives, des plénitudes de bête. » (p. 85).

Ce passage de l'humain à l'animal ne manque pas de surprendre à chaque image où le poète mesure la portée des gestes et des attitudes comme si en chacun de nous il y avait la condition inexorable de vivre en sursis, dans l'attente de cette mort inscrite dans chacune de nos fibres.

ROGER CHAMBERLAND

DE QUELLE BOUCHE SOMMES-NOUS ?

Corinne LAROCHELLE
Éditions du Noroît,
Saint-Hippolyte, 1998.

En ouvrant le recueil de Corinne Larochelle, *De quelle bouche sommes-nous ?*, on entre, avec profondeur et intensité, dans une poésie prenante qui ne peut faire autrement que de suspendre le temps, juste un peu, juste assez pour réfléchir et savourer pleinement le vers. Il y a une maturité dans l'écriture

qu'on ne retrouve pas autant dans son premier recueil, *La femme d'encre*, et qui offre une éclatante maîtrise du sens poétique. Une passion déchirante se laisse lire à travers l'absence de l'autre, dans des souvenirs. On pénètre dans le monde complexe des émotions à la fois tendres et douloureuses de l'amour, dans l'envers et l'endroit de la fougue. Le détail et la minutie dans la

description de l'état amoureux créent un portrait plus global de tout délire, de tout amour qui se vit dans l'absence et l'attente impulsive. Ainsi, au cœur de cette absence, apparaît, inévitablement, une présence ténue mais vertigineuse, par souvenir de l'autre, qui ravive et secoue la plainte amoureuse. L'éloignement donne aux images le même caractère flou d'un passé lui aussi trop loin : « il est toujours trop tard quand je m'endors / dans l'intervalle de tes lettres / je fais des suppositions / à propos de ta main » (p. 23).

L'écriture de cet amour est sensible, lumineuse. Les mots se chargent d'une grande capacité d'évocation ou alors, tout simplement, ils sont beaux, choisis avec richesse pour leur douceur, leur texture. Des évidences sont traduites avec finesse et acuité : « et nos corps nient les étreintes / qui les ont vu naître / les gestes privent le présent / de ses traits, dans le fil de la mémoire / le temps nous abandonne / à un haussement d'épaule » (p. 44).

La poésie de Corinne Larochelle appelle une symbiose accomplie entre la nature et l'humain. Elle fait parler le ciel et les pierres dans une union de mots sereine : « j'emprunte deux nuances au ciel / avant de refermer l'océan » (p. 20). À s'y perdre ou à s'y retrouver...

JULIE DORVAL

PSYCHÉ AU CINÉMA

Marcel DUGAS
Présentation de Sylvain Campeau
Triptyque, Montréal, 1998, 118 p.

Décidément la poésie de ce début du siècle a la cote et l'initiative des Herbes rouges qui a lancé ces rééditions fait des petits. Au tour maintenant des Éditions Triptyque de proposer une nouvelle édition de *Psyché au cinéma* de

Marcel Dugas, cet « exotique » qui a tant combattu les terroiristes pour faire entrer la poésie québécoise dans la modernité. Ces poèmes en prose, regroupés en neuf sections autrement nommées « Douches » et portant un caractère singulier (tièdes, frivoles, rapides, brûlantes, italiennes, crispées, anti-militaristes, mourantes et gémissantes), sont autant de scénarios d'un cinéma intérieur où se projette l'auteur.

Dugas procède à partir de personnes vues ou entrevues ou d'événements à partir desquels il se construit un univers en cinémascope : « Beau fruit exotique ! Vision chèrement ramenée ! Vision qui s'éloigne, saute, crie, parle, revient, repart sur les fils de mon cinéma, je te recompose néanmoins, tout entière, avec la poésie de tes pieds nus, baignant dans une mer d'émeraude. » (« Douches italiennes »).

On imagine aisément ce que ces poèmes ont dû avoir comme effet lors de la parution, ce que souligne justement le préfacier qui resitue Dugas et sa poétique dans le Québec des années 1910. Cette édition est précieuse pour tous ceux qui s'intéressent au début de la poésie québécoise que l'on ramène trop souvent à Émile Nelligan. Il est heureux que les Éditions Triptyque réactualisent cette poésie et prennent soin de l'accompagner d'un appareil critique somme toute léger, mais combien utile. Toutefois, on s'étonne que la bibliographie soit si chiche, principalement en oubliant de mentionner l'excellent article d'André Gaulin paru dans le tome II du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* et la bibliographie qui y est adjointe. Une telle ignorance est impardonnable.

ROGER CHAMBERLAND



ROMANS

LE RÊVEUR ROUX

Jacques JULIEN
Triptyque, Montréal, 1998, 205 p.

Ce troisième texte de fiction de Jacques Julien se déroule dans la Kachouane, province fictive qui n'est pas sans nous rappeler un endroit bien connu. C'est au cœur de la Kachatoune (ville de la Kachouane, non moins connue) que nous rencontrons, accompagnés d'un

narrateur des plus sibyllins, la famille Lesauté-Delasousventrière.

Cette famille constituée d'un Mélangé (Métis), Eukariss Lesauté, et d'une mère Naturelle (Amérindienne), Dotte Matrice (surnom inspiré par son incomparable fertilité), est descendue du Nord pour habiter la ville des Livides (Blancs). C'est là que naîtront les bessons Napoléon et Louis, nommés ainsi en l'honneur du grand Empereur et de Riel, le rebelle de 1885. Nap, le rêveur roux, délivré dans son enfance pour les pouvoirs obscurs d'un serpent, sera appelé à devenir berdache dans le Territoire Reconstitué, village touristique conçu dans le but de recréer la vie sauvage des anciennes nations. Il comprendra trop tard l'exploitation dont il y sera victime au nom de la lutte acharnée contre tout « euro-centrisme colonialiste-impérialiste ». L'ambiguïté de son statut de berdache lui fera goûter à l'inévitable domination de la toute naturelle dichotomie homme/femme.

Louis, l'aîné aux cheveux noirs et au teint blanc, ira parfaire ses études dans la Grande Cité, communément appelée Hottoua. C'est là qu'il apprendra à tirer parti du prestige de ses ancêtres morons inférieurs et mélangés. Sa rencontre avec Valdérie Ratdeval, cette R'cayienne que l'on compare tantôt à un « cé-tacé placide » tantôt à une « sculpturale Vénus », le réduira à devenir un petit homme derrière une grosse femme. La R'cayienne, héritière du magnat maritime de la frite congelée, sera séquestrée avec son mari dans le célèbre hôtel Al-

bany, ce qui déclenchera des combats à saveur de prise de la Bastille.

Le rêveur roux est ni plus ni moins un salmigondis fait de fables, de chansons, de poésies, de légendes et de pastiches de tous genres qui se balancent entre la pure folie et l'absurdité, empruntent au style de Ferron puis s'éloignent jusqu'aux limites de l'étrange. De la légende de la pie qui communique avec Jéhovah par pagette pour aller sauver Djéuss à la rencontre du candidat libéral Georges Duhamel en passant par le pastiche « de la lamentation du roi Daouid sur la mort de Yonathan », le lecteur est continuellement désarçonné, happé par le foisonnement d'allusions tant à l'histoire qu'à la littérature, subjugué qu'il est par une symbolique parfois maniée un peu lourdement. Dans ce mélange bigarré de cultures et d'histoires loufoques, le message passe quand même : les Naturels vivent en étrangers dans leur Kachouane natale dirigée par les Livides.

Un seul petit conseil : à lire à tête reposée.

MARIE-RENÉE LAVOIE

CADAVRES

François BARCELO
Gallimard, Paris, 1998, 214 p.
(Collection « Série noire »)

Le 31 décembre, Raymond Marchildon, « b. s. » chronique, abandonne sa mère, qui vient de mourir d'une balle en plein visage, dans le fossé de la route qui relie Saint-Nazaire-de-Blainville à Saint-Barnabé. Puis il appelle sa sœur Angèle, actrice principale — choisie plus pour ses charmes que pour son talent — de la populaire télésérie policière *Cadavres*, qui le rejoint tout de go afin de connaître le fin fond de l'histoire. Vient le temps de repêcher la vieille. Mais à la place de la mère se trouve la dépouille d'un membre des Satan's Own, le groupe de motards de la région, qu'on ramène à la maison pour l'enterrer dans la cave qui, de toute façon, sert déjà de sépulture. Puis les cadavres s'accumulent au rythme des chapitres : « Et d'un », « Et de deux », « Et de trois »...

Premier Québécois à être publié dans la prestigieuse collection « Série noire » de Gallimard, François Barcelo livre ici un polar terriblement cynique, complè-

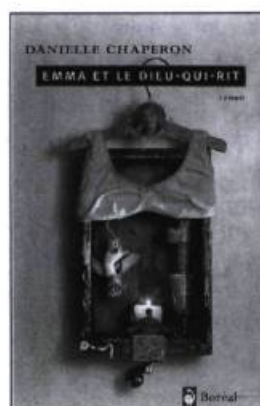
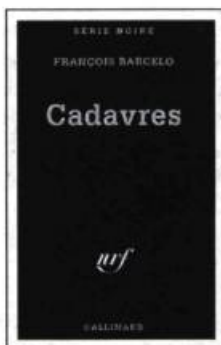
tement immoral et tout à fait réjouissant où le burlesque et la farce côtoient la violence et le macabre. L'auteur met en scène des personnages savoureux qu'il aime bien — ça se sent ! — et qui ont tous un point commun, qu'ils soient assistés sociaux, comédienne, poseurs de tapis, motards ou ministre des finances : leur malhonnêteté et leur rapacité exemplaires. Bref, ils sont tous à la hauteur de Marchildon, le narrateur, qui, malgré son charme, se situe, comme tous les autres, dans l'échelle sociale à quelques mètres sous le premier échelon (à part peut-être le curé du village, mais il disparaît assez rapidement). Toutes ces bonnes gens permettent ainsi à Barcelo une critique mordante de la société québécoise dont personne n'est à l'abri, car il tire à boulets rouges sur tout ce qui bouge. Et le lecteur se laisse facilement prendre au jeu de cette intrigue très bien ficelée et de ses rebondissements fort surprenants qui font que le danger et le plaisir croissent avec l'usage. J'ai savouré *Cadavres* comme si c'était péché.

LOUIS FISET

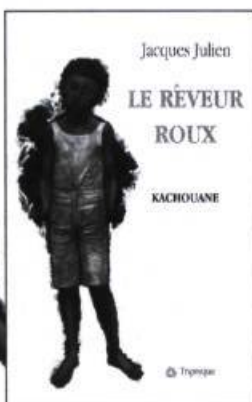
EMMA ET LE DIEU-QUI-RIT

Danielle CHAPERON
Boréal, Montréal, 1998, 155 p.

Dans *Emma et le dieu-qui-rit*, Danielle Chaperon offre au lecteur un plaisir rare : celui de lire une histoire sans prétention, à travers les yeux de quelqu'un qui sait voir — et montrer — l'humour que recèle la vie quotidienne.



Son héroïne, Emma, a treize ans ; elle cherche un sens à la vie. Drôle et attachante, elle parle des petits côtés embarrassants de sa personne, de ses peurs aussi bien que de ses gênes. Emma



fait partie de ceux qu'on désigne comme étant des parias de la société. Sorte de « schtroumpfette à lunettes », elle se trouve grotesque et maladroite. Tout au long de sa quête, elle vit une série de conflits dont ceux, éternels, de l'adolescence. Chemin faisant, elle tend un miroir très fidèle à cette humanité dont nous partageons tous les grandeurs et les misères... Mais cela n'empêche pas que le regard qu'Emma porte sur les autres soit empreint d'humour. Outre les portraits très réussis qu'elle dresse de sa mère, de tante Gloria et de sa grand-mère Guillotine, puis des gens qu'elle croise (Raphaël, Germain, Germaine et Harold), elle sait parler du quotidien pour en révéler l'absurdité.

Ainsi, dans *Emma et le dieu-qui-rit*, on dispose de la distance nécessaire pour considérer les choses de la vie avec optimisme. De plus, l'auteure sait jongler avec les mots et crée aisément des images qui frappent : « on dirait deux parachutes qui viennent d'atterrir en terrain plat », dit Emma à propos d'un soutien-gorge qu'elle vient d'enfiler.

Bref, Danielle Chaperon possède une plume habile quand il s'agit d'allier vraisemblance et humour. Cependant, ce roman léger et distrayant peut laisser les adultes sur leur faim ; il aurait sans doute mieux figuré dans la collection « Boréal Inter », destinée à un jeune public.

LYNE FELTEAU

L'ENFANT QUI RÊVAIT D'ÊTRE UN ARBRE

Claude DAIGNEAULT
Éditions Logiques, Montréal,
1998, 194 p.

Une invitation de sa sœur, qu'il n'a pas vue depuis vingt ans, à retourner dans la maison de leur enfance pour retrouver un document familial amène un homme à replonger dans son passé. Du deuxième à l'avant-dernier chapitre, Julien se revoit en 1945, âgé de quatre ans et demi, avec les membres de sa famille. Plusieurs bons moments refont surface, telles la découverte des *comics* américains, leur lecture à l'insu de sa mère grâce à la complicité de sa sœur Michèle, les histoires racontées par le grand-père, surnommé Baba, dont Julien est lui-même le héros.

C'est cependant la mainmise de sa mère Simone qui rythme la vie du petit garçon. Surprotégé, confiné la plupart du temps à l'intérieur de la maison, le jeune fils se réfugie dans la garde-robe pour fuir le monde réel. Là, il parle à Tonon, nom qu'il a attribué à l'étoile de renard de sa mère, qui se révèle son « confident ». Les rêves de Julien sont de plus en plus fréquents, surtout celui d'être un arbre, symbole de liberté et de vie, contrastant fortement avec le milieu étouffant dans lequel il se trouve.

Daigneau possède un beau talent de conteur où l'humour domine. Certaines réparties des personnages sont particulièrement savoureuses. Relevons notamment un commentaire de Simone concernant les manuels scolaires : « Veux-tu bien m'dire pourquoi qu'y vous font changer de livres chaque année ? [...] Un plus un, ça fait toujours deux. Pis l'histoire du Canada, ça changera pas : tout le monde est mort » (p. 69).

Le romancier parvient habilement à faire alterner les réflexions d'un adulte dans la narration et les répliques d'un enfant, lors des dialogues, ce qui provoque un chassé-croisé fort amusant. *L'enfant qui rêvait d'être un arbre* est une jolie percée dans l'imaginaire d'un petit garçon sensible auquel le lecteur s'attache rapidement.

JEAN-DENIS CÔTÉ



LES CALEPINS DE JULIEN

Bruno ROY
XYZ éditeur, Montréal, 1998, 355 p.

Après avoir cosigné la mini-série télévisée *Les orphelins de Duplessis* présentée à la SRC au printemps de 1997 et qui a suscité des débats houleux, voici que Bruno Roy, l'un de ces orphelins, en offre une version romancée détaillée. Roman témoignage, où la recherche obsessionnelle de la mère occupe beaucoup d'espace, « [h]istoire des enfants tristes » (p. 130), *Les calepins de Julien* racontent la longue captivité d'enfants sans parents transbordés d'orphelinat en orphelinat ou en asile, vivant dans la promiscuité d'idiots, de fous et d'arriérés mentaux, recevant une éducation minimale qui en fera des retardés intellectuels. Tel est, en somme, le récit que livre Roy dans une longue chronique s'étendant sur 16 ans (de 1943 à 1959), puis reprise sur près de trois années (de 1984 à 1986) vingt-cinq

ans plus tard. Le « roman » est divisé en six parties aux titres éloquentes : « Tous les dortoirs du monde », « Les beaux jours », « Le château cassé », « Les enfants oubliés », « Les grands désespérés » et « Le silence déraisonnable ».

L'auteur (ou le narrateur, comme on voudra) stigmatise principalement les autorités ecclésiastiques, le cardinal Léger en tête, pour avoir choisi de récupérer les subsides fédéraux au détriment de l'enseignement assuré dans les orphelinats, devenus, pour les besoins de la cause, c'est-à-dire au nom des compétences provinciales en matière d'éducation, des lieux d'internement. Réprimandes, brimades, sévices divers, punitions arbitraires, agressions sexuelles, électrochocs, tout y passe, en plus d'une longue solitude, d'un silence interminable et d'une monotonie sans fin. Un moniteur, en particulier, est montré du doigt pour la violence qu'il exerce auprès des jeunes démunis et des abus d'autorité dont il fait souvent preuve envers les enfants, dont il compromet l'équilibre physique, mental et émotif. Les psychiatres, sauf un certain docteur Ferron — l'allusion



est plus qu'évidente —, sont accusés d'avoir falsifié les tests d'aptitude et les évaluations psychologiques des enfants et de leur avoir causé des préjudices irréparables. Les religieuses, pour leur part, s'attirent presque unanimement des éloges, entre autres sœur Odile des anges, qui effectue son travail avec intelligence et bonté à l'égard de Julien et de quelques-uns de ses compagnons.

On se serait attendu à un témoignage au « je », en pensant au titre de l'ouvrage, mais ce n'est qu'à la dernière partie que Julien-Bruno prend la parole en son nom. Il y raconte sa réinsertion dans la vie « normale », ses études, son mariage, puis son implication (un peu timide ?) dans un comité de revendication des enfants de Duplessis. Le style souffre généralement d'un manque de souplesse flagrant et d'explicables gaucheries, dans les cinq premières parties. Est-ce pour mieux représenter l'écriture déficiente de Julien ? C'est ce que laisseraient croire des passages relatifs à cette question (p. 170, 213, 238, 284). Toujours est-il que la sixième partie offre un style nettement mieux maîtrisé d'un auteur désormais sûr de ses moyens.

GILLES DORION

ARMADILLO

William BOYD

Seuil, Paris, 1998, 367 p.

La découverte d'un pendu par Lorimer Black annonce une « sale affaire » fertile en émotions que rend efficacement d'ailleurs *Armadillo*. Un simple rendez-vous manqué à une usine détruite par le feu que possédait le macchabée fait tout basculer. Embrigadé bien malgré lui dans une kyrielle d'aventures à la fois sentimentales et professionnelles, l'expert en sinistres bute naïvement sur des évidences qui ne lui facilitent pas la vie. Tout faire pour ajuster à la baisse les demandes des sinistrés perçus illico comme des fraudeurs, telle est la fonction première de ce personnage des temps modernes. Un trait physique, un geste répété, une manie trop récurrente, et quoi encore, permettent à cette espèce de détective privé, courtois et affable, d'élucider des énigmes hautement frauduleuses trafiquées par des escrocs cravatés roulant en cylindrées de luxe. Mais voilà, la poisse lui colle aux fesses : de sa position assurée, de son avenir assuré, de ses amours assurées, il se trouve à la dérive et dans

le chaos, car il perd tout, même le sommelier réparateur. Dans ce monde où fusent toutes sortes d'insinuations abstruses, où les accusés se transforment en accusateurs, les perdants en gagnants et les forces de la nature en paranos débilittants, Lorimer, travailleur consciencieux, est crapuleusement piégé là où il se croyait inattaquable : fichtrement sinistré se retrouve alors l'expert en sinistres !

Situé dans le Londres d'aujourd'hui, ce roman de l'irrésistible William Boyd possède tous les ingrédients du succès : inventif, humoristique et cruellement vrai. Langue crue, argot modulant les mêmes expressions caustiques, terminologie qui laisse peu de place à la supposition, assurance verbale qui sait vriller l'adversaire grâce à des réparties sans appel parce qu'*ad hominem*, voilà la quincaillerie infaillible pour faire décontracté. Savamment construite au niveau de l'histoire, cyniquement juste dans ses propos et surtout intuitivement philosophique sans le gargarisme des doctes Facultés patentées, cette comédie ironique et pétulante alimente une réflexion pour quoi pas salutaire sur les comportements humains de cette fin de siècle.

YVON BELLEMARE

Sergio Kokis

Un sourire blindé



XYZ
Éditions
Romanichels

UN SOURIRE BLINDÉ

Sergio KOKIS

XYZ éditeur, Montréal,

1998, 256 p.

(Collection « Romanichels »)

Le cinquième roman de Sergio Kokis, *Un sourire blindé*, entraîne le lecteur dans la problématique toujours actuelle de l'adaptation des immigrants à leur pays d'adoption, le Québec. Presque

entièrement ciblé sur Conrado, l'enfant de Natividad, arrivée de son « pays paradisi », San Domingo, le récit raconte « la routine des déplacements » (p. 43), d'une *guarderia* à l'autre, d'un foyer d'accueil à un autre, d'un enfant de trois ans muré dans un silence buté, d'un enfant abandonné par une mère aux amants successifs. Elle-même, Natividad, vit de divers expédients et n'arrive pas à s'acclimater dans ce « pays de merde » (p. 67, 69) où elle a échoué contre son gré. Elle se fait faire un enfant par un amant de passage, se désintéresse du sort de Conrado que de zélées travailleuses sociales, remplies des meilleures intentions du monde, placeront dans des familles souvent plus préoccupées par l'argent des allocations versées par le Québec que par le bien-être de l'orphelin confié à leurs soins. Devenu « propriété publique » (p. 106), l'enfant se retrouve chez des punks, puis provisoirement en hôpital psychiatrique. L'auteur, lui-même psychologue auprès des enfants, en profite pour se livrer à une satire féroce



des pys de tout acabit et des traitements qu'ils prodiguent aux malades. Son séjour dans une de ses familles d'accueil se termine tragiquement : Conrado empoisonne son père adoptif et se retrouve en prison, à l'âge de six ans ! L'in vraisemblance côtoie ici le mélodrame.

Les rêves de Conrado, toujours enfermé dans un mutisme volontaire et inquiétant pour son entourage, se concrétiseront-ils un jour ? C'est ce que nous apprend la finale un peu à la guimauve : un couple de gens « ordinaires », lui camionneur, elle serveuse de restaurant, lui procurera enfin le foyer dont il avait rêvé.

Bien mené, comme tous ses précédents, le roman de Kokis est écrit avec facilité, non sans laisser passer quelques négligences de style et, marque certaine d'intégration (!), des québécismes courants.

GILLES DORION

LA CORDONNIÈRE

Pauline GILL

VLB éditeur, Montréal,

1998, 615 p

Sans qu'il en soit nullement fait mention, *La cordonnière* est le deuxième volet de l'histoire de Victoire Du Sault, que Pauline Gill a amorcée, en 1996, avec *Le château retrouvé* (Libre Expression). Le nouvel éditeur a sans doute refusé de faire une publicité gratuite à un éditeur rival ou peut-être a-t-il jugé que l'histoire se suffisait à elle-même sans qu'il soit nécessaire d'avoir lu le premier tome, qui portait sur la jeunesse de l'héroïne. Cette dernière, on s'en souvient, avait multiplié les efforts, malgré les préjugés et les tabous, pour faire sa marque comme cordonnière dans un monde où seuls les hommes pouvaient aspirer à une carrière. Elle vouait aussi une passion démesurée, voire scandaleuse pour Georges-Noël Dufresne, un presque quinquagénaire, marié et père de famille. Au début du deuxième tome, Victoire a épousé le fils de son amant et s'installe avec son nouvel époux chez son beau-père, dont l'épouse Domitille vient de mourir. L'intrigue, qui s'étend sur près de vingt ans, se termine avec la mort de Georges-Noël et le départ de la famille pour Montréal.

Contrairement à ce que le titre laisse entendre, c'est plus de la vie aventureuse de Thomas, l'époux de la cordonnière, et de son père qu'il est question ici. En acceptant de vivre dans la maison de celui qu'elle a aimé, Victoire alimente quotidiennement son désir, sans que le lecteur puisse accéder aux sentiments ni aux émotions de la jeune femme, abandonnée le plus souvent par un mari aventureux qui rêve de fortune et d'autonomie. Il ne doute jamais de l'infidélité de son épouse qu'il se contente d'engrosser, bon an mal an, sans toutefois compter sur une riche progéniture tant la mort fait des ravages chez les enfants Dufresne.

Le roman est long, trop long, et sa lecture, souvent pénible, car l'auteure ne parvient pas à exploiter, sans que l'intérêt soit diminué, une documentation trop vaste. Elle oublie pendant de nombreuses pages son héroïne pour entraîner son lecteur dans les nombreuses aventures et frasques du fils Thomas. Les aventures amoureuses de Georges-Noël, si elles reflètent la réalité, n'en sont pas moins un hors-d'œuvre et nuisent à l'unité du roman. Contrairement à ce qu'en dit la quatrième de couverture, *La cordonnière*, avec ses défauts de structure et d'écriture, n'est ni un « grand

roman », ni un roman « inoubliable », ni « une grande fresque historique », ni « une histoire hors du commun », ni une « fiction [...] passionnante racontée par une écrivaine dotée d'un exceptionnel talent de conteuse ». Une bonne conteuse va directement au but et se concentre sur son intrigue, en tentant de susciter l'émotion, la sympathie pour ses personnages, ce qui manque

à *La cordonnière*, qui compte au moins 200 pages inutiles.

AURÉLIEN BOIVIN

RENDEZ-VOUS AU COLORADO

Philippe LABRO

Gallimard, Paris, 1998, 236 p.

Dès les premières lignes de *Rendez-vous au Colorado*, la vue du visage grêlé d'une jeune femme peu jolie, il est vrai, mais souriante, brasse un magma de souvenirs et d'images. Pour saisir toute la portée de ce douzième ouvrage de Labro, il est presque indispensable de

refaire avec lui *La traversée*, récit autobiographique d'une « mort approchée », de sa maladie qui le plongeait dans une épreuve comateuse bouleversante. Hanté par la beauté de la nature sauvage, par les célèbres sapins bleus du Colorado, le rescapé de la mort revient dans l'univers qui l'attire quasi inconsciemment. Sous les apparences d'une sincérité naïve, l'auteur prend le lecteur par la main pour ainsi dire afin de l'emmener dans un monde à tout le moins déroutant où les légendes primitives alimentent les contours d'un Colorado fantasmagorique quoique bien réel par ailleurs. Invité aux U.S.A., « l'étudiant étranger » qui, à dix-huit ans, a bossé dans ces forêts sauvages pour gagner ses études, a certes rendez-vous avec la beauté, la nature et ses souvenirs déjà répertoriés, mais aussi et surtout avec un fantôme, la silhouette de Karen, une passante dans sa vie, qu'il avait effacé de sa mémoire. Il faut comprendre que ce « rendez-vous » est un prétexte à une réévaluation de ce qu'il a expérimenté jeune homme : les retrouvailles avec les odeurs, les forêts, le ciel bleu ouvrent le clapet de sa mémoire et ébauchent peu à peu une réponse à ses hallucinations des nuits de réadaptation.

Les courts chapitres des trois parties de ce récit de voyage se présentent comme un journal intime relatant les faits divers du jour, mais avec un recul toutefois qui permet une appréciation plus objective, voire une réflexion à connotation philosophico-morale. Cette histoire de vie « sans point final », émaillée de jargon anglophile un peu agaçant, laisse la porte ouverte à autre chose, à ce qui dépasse l'humain : l'intemporel. Sorte de rendez-vous avec le cosmos et la vie retrouvée, chaque page, enrichie de nombreuses descriptions qui embrassent le regard, offre des tableaux qui facilitent le cheminement de la mémoire.

YVON BELLEMARE

UN RETOUR SIMPLE

Raymond CLOUTIER

Lanctôt éditeur, Outremont,
1998, 195 p.

Depuis le Grand Cirque Ordinaire qu'il a créé en 1969, Raymond Cloutier s'est fait connaître comme comédien (*Scoop*, *L'ombre de l'épervier*, *Ces enfants d'ailleurs*), metteur en scène, acteur, auteur de textes polémiques, il a aussi enseigné le théâtre et dirigé le Conserva-



toire d'art dramatique. Avec *Un retour simple*, il signe son tout premier roman.

Paul Lacroix est un agent de publicité qui vogue au gré des hauts et des bas de la vie. Maintenant dans la quarantaine, il est forcé de reconnaître qu'il a perdu bien des années « à chercher de l'amour, à caresser des corps pour ne pas être seul, à trafiquer de la peine pour du désir, du vide pour de la peau » (p. 48). Un soir, en qualité d'escorte, il accompagne Madeleine, sa meilleure amie, à un spectacle de danse moderne (ou du moins au cocktail) ; c'est qu'elle convoite le poste d'administratrice de la troupe. Paul y rencontre une certaine Rachel Desmarais, l'envoûtante et mystérieuse virtuose qui collabore à la musique des spectacles de Marie Danielle, l'étoile montante de la danse montréalaise. Mais sous cette identité de nouveau génie musical se cache une compositrice célèbre, Érica Latek, élève du très célèbre compositeur polonais Zarzycky. Notre petit agent, ensorcelé par cette femme énigmatique, quittera un Montréal statufié par le verglas afin de découvrir son secret.

Raymond Cloutier nous confronte au métissage en proposant une fiction originale qui met en scène un amalgame hétéroclite de personnages dans un Montréal actuel. Le retour simple, en fait, c'est plus qu'un retour Cracovie-Amsterdam-Montréal, c'est l'impossibilité de revenir inchangé d'un pays tant de fois démolit et reconstruit alors qu'ici c'est tou-

jours de la faute des autres si nous ne faisons rien. Ballotté entre un couple d'amis qui se déchire, la perte éventuelle de son emploi, une vie amoureuse ratée et les petits périples d'une tempête hivernale, c'est en Pologne que notre héros prend conscience de l'inertie du peuple québécois, aveuglé qu'il est par son « infantilisme » et « son esthétisme Réno-Dépôt » (p. 185). Si l'histoire d'amour qui devient prétexte au voyage est plus ou moins convaincante, ce que le héros découvre là-bas rachète amplement cette faiblesse. Il nous force alors à réfléchir, nous amène à nous questionner sur la valeur de notre identité en nous faisant voyager avec lui dans un pays où même « les itinérants pleurent leurs plus grands artistes » (p. 174). La force et le courage qu'il tirera de cette expérience lui permettront de foncer à nouveau.

MARIE-RENÉE LAVOIE

LA GROSSE PRINCESSE

Mario G.
XYZ éditeur, Montréal,
1998, 210 p.

Après deux romans publiés sous le nom de Marie Auger, Mario Girard reprend son nom d'homme tout en conservant, du point de vue sonore, le même pseudonyme. Dans *La grosse princesse*, la narration se fait encore au féminin, mais, cette fois, c'est une petite fille qui raconte l'aventure de ses quatre ans. Il faut d'ailleurs dissocier son âge de sa narration pour apprécier à sa pleine mesure ce roman réjouissant, où la fillette nous livre des réflexions dans un langage qui hésite souvent entre la naïveté de l'enfance et le regard de l'adulte qui se souvient de la sienne. D'ailleurs, la narratrice cultive cette ambiguïté en se déclarant l'auteure du livre, en même

temps qu'elle se plaint à quelques reprises de ne savoir ni lire ni écrire !

L'enfance est manifestement un prétexte pour explorer le territoire de l'équivoque, et l'auteur ne s'en prive pas. À partir de certains mots ou expressions, il réinvente pour son personnage un univers qui est tout à fait cohérent. Par exemple, pour Charlotte, la narratrice, c'est « l'ophtalmot [...] qui vérifie si les gens savent lire les mots » (p. 79) ; elle associe la taxe sur les livres au prix du Gouverneur général ; elle fait un lien logique entre Playskool et Playboy ! Avec une mère prof de français et un père écrivain, il est dans l'ordre des choses que le langage soit au cœur du monde de Charlotte.

Il est inutile de chercher une histoire dans ce livre. C'est une suite de petits tableaux dont la continuité est assurée par le besoin de se raconter de la narratrice. Girard réussit fort bien à entrecroiser l'univers du conte de fées et la vie d'une enfant de cette fin de siècle. Il donne à lire le portrait d'une petite fille attachante par son humour et par son désir de s'inscrire dans le monde par l'appropriation des mots.

GILLES PERRON

MÉMOIRES D'UN HOMME DE MÉNAGE EN TERRITOIRE ENNEMI

Sir Robert GRAY
Triptyque, Montréal, 1998, 187 p.

Nous sont nommés, dans la note biographique de l'auteur, quelques-uns des métiers occupés par celui-ci dans le passé : traducteur, modèle, danseur nu, pute, itinérant, assisté social, journaliste, chômeur, garçon de café, plongeur, professeur de langues, cadre et, bien sûr, homme de ménage. Maintenant, il est écrivain, auteur-compositeur-interprète de



jazz et chanteur d'opéra. Si vous souriez devant l'in vraisemblance de la chose, donnez-vous la peine de lire ses mémoires.

Charles Burroughs est né riche et anglophone dans une banlieue cossue d'Ottawa entre deux résidences d'ambassadeurs. Approchant maintenant la cinquantaine, il n'est plus qu'un francophone pauvre vivant à Montréal. Le premier chapitre se présente d'ailleurs comme un commentaire du narrateur sur son nouveau statut : « Comment, mon Dieu, suis-je tombé si bas ? ». Devenu homme de ménage par la force des choses — et en désespoir de cause — il plonge sans filet vers les affres de la médiocrité. C'est que laver la merde des autres, même quand on est son propre patron, ce ne peut qu'être un « boulot de merde ». Son travail quelque peu particulier lui permet également de comparer les manières canadiennes-françaises et canadiennes-anglaises. Bien que son texte pullule de remarques désobligeantes et de propos infamants pour les francophones — du genre : « Pas de culture, racistes, stupides, pas éduqués, c'est insensé en Amérique du Nord de s'obstiner à parler français et quel français, ils ne savent même pas l'écrire, encore moins le parler » (p. 120) — il n'en arrive pas moins à la conclusion que ses compatriotes anglophones sont au moins tout aussi chiants, sinon davantage, puisqu'ils le font avec un doigté qui trahit leur longue expérience dans l'asservissement d'autrui. Pourtant, de tous ces gens qui l'ont fait suer, il saura tirer jouissance par la vengeance.

Chastes yeux s'abstenir ! Notre Adèle nouveau genre est un homosexuel friand des jeux de la chair, un épicurien spécialiste des descriptions que nous ne pouvons d'aucune façon réduire à de l'érotisme. Toute la sincérité avec laquelle il dépeint certaines de ses baisées mémorables ne rachète pas l'impression qu'il nous laisse de donner un peu trop d'importance à la chose. Vous comprendrez rapidement ce qui justifie que l'on indique, en quatrième de couverture, que c'est un roman « qui se lit à petites doses, et certains passages d'une seule main ».

Malgré tous les propos cinglants et les assertions grinçantes, il

faut savoir faire fi de ses scrupules et parfois même de son amour-propre pour atteindre l'essentiel de l'œuvre : un témoignage précieux sur une réalité toute crue, une leçon de vie servie sur plateau de douloureuses vérités. Mais ne vous en faites pas, même si *Mémoires d'un homme de ménage en territoire ennemi* peut choquer et déranger, ce n'est pas ce qui nous reste une fois la dernière page tournée.

MARIE-RENÉE LAVOIE

COSTAZ PERD LE MORT

Fred CHARLEUX

Les Éditions du vent d'ouest,
Hull, 1998, 298 p.

(Collection « Azimuts -
Roman policier »)

Une série de meurtres bizarres prend de court le commissaire français Roger Costaz et ses deux acolytes, les inspecteurs Viale, un maladroit possédant la force et le Q.I. d'Obélix, et Juillard, poète à ses heures et adepte d'arts martiaux. Un homme est retrouvé mort, noyé, couché sur le lit d'une chambre d'un hôtel d'Annecy, alors que cette chambre n'a ni douche ni baignoire ni aucune trace d'eau. Le cadavre disparaît de la morgue et on le retrouve dans un centre de ski, vêtu et prêt à dévaler les pentes, sauf qu'il ne faut pas oublier que notre homme était et est toujours mort.

Un second cadavre est retrouvé, le lendemain, électrocuté dans une embarcation de plaisance au beau milieu d'un lac. Et ça se poursuit à chaque jour en ordre alphabétique, dans une ville dont la première lettre est la même que celle de l'initiale de la victime.

Qui peut bien se donner tant de mal pour tuer ? pour effacer quelles traces ? Cette histoire mérite une enquête de la part de notre commissaire et de ses deux hommes, qui tenteront par tous les

moyens, appropriés ou pas, d'arriver à leurs fins. On mettra ainsi hors d'état de nuire toute personne susceptible de gêner l'enquête. Au fur et à mesure que cette enquête avance, on se rend compte que de plus en plus de gros bonnets français sont impliqués dont une étrange firme d'investissement tenue par un certain Louvier qui fait affaire avec un

prisonnier, Mercadieux, que Costaz a fait libérer croyant que celui-ci pourrait l'aider. Bref, tout le monde a les deux pieds dedans. Nos policiers dérangent plus qu'ils ne le voudraient, mais les têtes continuent à tomber, toujours en respectant l'ordre alphabétique. N'ayez crainte, l'auteur s'épuise avant d'avoir atteint la lettre « z ».

Premier roman de Fred Charleux, un ancien musicien-comptable-boulangier, *Costaz perd le mort* est une enquête dans la lignée de celles de Columbo, remplie d'humour, d'amour et de rebondissements, procédés qui font, de nos jours, les succès d'Hollywood. Bâclée vers la fin, l'enquête prend une tournure inimaginable tellement les gens impliqués dans l'affaire sont nombreux, tout comme les notes de bas de page expliquant les incroyables expressions de nos cousins français, qui risquent, à la longue, de « taper sur les nerfs » de certains lecteurs.

Costaz perd le mort reste tout de même une enquête qui mérite le détour. Le roman, qui pourrait facilement être porté à l'écran, pourrait aussi avoir une suite, *Les nouvelles aventures de Costaz*. L'ennui, c'est que, faute de publicité, de marketing et de gros billets verts, ce type de livre reste souvent sur les tablettes. Faut-il le mentionner, l'auteur, malheureusement pour lui et pour les cinéphiles, ne s'appelle pas John Grisham ou Michael Creighton ! On entendra tout de même parler de Fred Charleux.

MARC-ANDRÉ BOIVIN

MARIE-HÉLÈNE AU MOIS DE MARS

Maxime-Olivier MOUTIER

Triptyque, Montréal, 1998, 162 p.

En 1995, Maxime-Olivier fut interné à l'hôpital Saint-Vincent-de-Paul de Sherbrooke. Il avait vingt-trois ans et pour lui, en ce temps-là, le suicide semblait la seule solution « plausible ». « Le suicide. Absolument le suicide ». Il a profité de ce mois de mars dantesque pour écrire ce premier roman d'amour. Mais attention, indique-t-il dans sa note d'auteur, il s'agit d'une fiction.

Stoïque dans la folie, Maxime attend avec angoisse un appel de Marie-Hélène, le point central de sa maladie, sa pire ennemie. Avec elle, quelques mois de bonheur, une séparation, Roxane, une deuxième chance et tout de suite Casuel, un étranger. Parce que Marie-Hélène avait besoin de savoir : savoir si elle pouvait toujours séduire, savoir à quel point elle



aimait Maxime. Mais voilà que cet événement presque banal — le héros se l'avoue — fait tout basculer. Maxime est convaincu qu'il ne pourra jamais pardonner et s'imaginer déjà forcé d'entretenir une vengeance de toute une vie contre elle, comme celle de son grand-père pour Aline, sa grand-mère. C'est dans le souvenir des vieilles histoires de famille, pleines de guerres et de tromperie, qu'il se découvre prisonnier d'une jalousie atavique.

À quoi s'occupe-t-il pendant toutes ces semaines passées à l'hôpital psychiatrique ? S'efforcer de ne plus rien ressentir. Ce qu'il attend maintenant ? Un cœur neuf pour pouvoir recommencer à aimer Marie-Hélène. Il sait très bien qu'on ne revient pas d'un séjour dans un hôpital de fous sans être transformé, précisément parce que personne autour de lui, désormais, ne pourra plus faire abstraction de ce séjour.

Au fil de cette expérience troublante, nous découvrons aussi l'histoire des autres internés, « des gens mariés, des parents, un professeur d'anglais, un ex-détenu, une folle qui a de tout temps été folle, un schizo pas très fier qui dégouline, un vieux pervers de bas quartier ». C'est avec une extraordinaire lucidité que Maxime plonge le lecteur dans les affres de son malheur, tragique parce qu'inévitable et incurable, comme celui de tous ceux qui furent à un moment ou l'autre brisés par des soirs de suicide.

Les idées quelque peu décousues du récit épousent l'enchaînement des pensées du héros, donnant quelquefois l'impression de flirter avec l'hallucination. *Marie-Hélène au mois de mars* est une fiction, soit, mais d'une profondeur qui dissimule difficilement son référent ; on le lit plutôt comme on écoute une confidence. C'est une écriture intense et brillante, teintée de lyrisme... et de folie.

Notons la très belle facture de ce Triptyque.

MARIE-RENÉE LAVOIE

LA DANSE D'ISSAM

Paule NOYART

Leméac, Montréal, 1998, 371 p.

Le Liban. 1938-1993. Quelques intermèdes à Paris, parce qu'il faut bien reprendre son souffle de temps à autre. Des femmes : Maya, Joumana, Fadia, Rosa, Leila. Et un journaliste français, Émile Wendel, qui s'attache à elles, qui tente désespérément de capter sur pellicule leur beauté, malgré la guerre et ses

atrocités, qui vomit en développant ses photos dans un laboratoire de fortune pendant qu'au loin hurlent les sirènes, les bombes, les gens.

D'une écriture sensuelle, sans faille, Paule Noyart nous offre la bouleversante histoire du Liban à feu et à sang. Sa puissance d'évocation est si forte que le lecteur en vient à oublier de quel camp sont les personnages. Les camps n'ont plus d'importance. Il y a seulement des hommes et leurs fils qui jouent à la guerre, et leurs femmes qui attendent que retombe la poussière en priant lorsque tout éclate autour d'elles. « [C]e ne sont pas les obus qu'elles redoutent, c'est de ne pas être là pour relever les murs, balayer les pierres, empêcher le souffle brûlant des bombes d'entrer dans leurs chambres ou leurs cuisines — où elles prépareront les mezzés sur une table bancal, autour de laquelle on rira de la guerre ».

Bien documenté quant aux faits, ce troisième roman de l'auteure fait voir, sentir et goûter le Liban comme si on y était. C'est le récit de l'amour que porte Wendel à toutes ces femmes qui jamais ne se découragent, qui soignent jour et nuit les blessés, les leurs, et qui au cours d'une accalmie plantent des fleurs dans le jardin comme si la guerre n'allait pas les déraciner le lendemain. *La danse d'Issam* décrit un monde bouleversé dans lequel la fraternité, la joie, le désir, côtoient les pires horreurs. Il est de ces romans intenses qui marquent et hantent le lecteur pour longtemps parce qu'ils vont à l'essentiel. À découvrir absolument.

ANNE GUILBAULT

À TRAVERS L'ANGLETERRE MYSTÉRIEUSE

Christopher HOPE

Actes Sud, Arles, 1998, 352 p.

(Collection « Lettres anglo-américaines »)

À la fois satire des récits de voyages des grands explorateurs tel Livingston et critique acide de mœurs à la manière des *Lettres persanes*, le roman *À travers l'Angleterre mystérieuse* de Christopher Hope nous entraîne dans une jubilante réflexion sur les rites de la société contemporaine. Natif d'Afrique du Sud, Hope a vécu en exil une vingtaine d'années en Angleterre et connaît visiblement la difficile adaptation à d'autres mœurs.

Le narrateur présente « La Vie et les Aventures Étranges et Surprenantes de

David Mungo Booi chez les Anglais » comme les carnets d'un explorateur sud-africain en Angleterre pendant l'année 1993. Booi, membre d'une ethnie en voie d'extinction, les Bochimans du Cap, est choisi par son peuple, en raison de sa grande connaissance de l'anglais, pour une mission en terre anglaise. Celle-ci consiste à rappeler aux Anglais la « Grande Promesse », lettre de cachet où la reine Victoria avait promis éternellement protection au peuple Bochimane, d'une part, et à étudier le pays en vue d'une possible colonisation, d'autre part.

C'est donc dans cette perspective proche de l'absurde pour notre époque que Booi entreprend son voyage d'exploration, en consignait toutes ses observations dans un journal de bord. Naïf et optimiste quant à l'accueil anglais, Booi débarque à Londres sans apparemment saisir le mépris qu'affichent les diverses instances officielles envers lui et ses projets. Un quiproquo l'entraîne d'abord en prison, ensuite sous l'égide d'un ex-pasteur, et ballotté de toute part, ce qui lui permettra d'observer de plus près la vie quotidienne en Angleterre. De part et d'autre, une incompréhension quant aux agissements de chaque culture donne lieu à une série d'observations moins naïves qu'on pourrait le croire. C'est qu'à travers le regard de Booi les agissements sociaux des Blancs deviennent d'étranges attitudes, irrespectueuses de l'être humain. Si les Anglais perçoivent Booi comme un sauvage, les carnets de Booi n'en pensent pas moins : ils sont le miroir des tares du monde occidental. En posant sa propre conception du monde sur l'Angleterre, Booi devient un révélateur, dénonçant sans avoir l'air le racisme, la peur de la différence et l'isolement individuel.

La langue du journal de Booi est tout aussi réjouissante. Le mélange d'archaïsmes, de symbolisme propre au Bochimane et de dialogues en langue contemporaine amène un regard nouveau sur la perception de la différence, déstabilisant et stimulant.

VIVIANE PARADIS

LA FACE CACHÉE DU SOLEIL

J. G. BALLARD

Fayard, Paris, 1998, 375 p.

C'est dans un étrange milieu que nous entraîne une fois de plus J.G. Ballard, l'auteur de *Crash !* et de *La Course au paradis*. Publié en anglais sous le titre *Cocaine*

Nights, le roman *La face cachée du soleil* explore le déplacement de la réalité dans un univers particulier, celui des stations balnéaires, qui ont leurs propres lois en marge du pays où elles se trouvent.

Prentice, journaliste anglais, arrive à Estrella de Mar, en Espagne, où réside une micro-société anglaise et internationale. Sa présence dans la ville balnéaire est particulière : son frère, dirigeant d'un club nautique, s'est accusé des meurtres de cinq personnes. Ne croyant pas à sa culpabilité, le journaliste décide de procéder à sa propre enquête pour prouver à son frère son innocence. Il entre alors en contact avec les principaux acteurs du petit monde d'Estrella, et de son mode de fonctionnement très particulier, où la violence est vue comme un stimulus plutôt qu'un crime.

En apparence, rien de plus classique que cette histoire policière. L'originalité du récit se trouve dans le déplacement des valeurs et de la perception du réel. Rapidement, il importe peu de savoir qui a vraiment tué les Hollinger et leurs proches, ni comment ou pourquoi. L'intérêt se trouve dans la transformation morale des personnages et dans leurs rapports mouvants au réel. Un élément perçu socialement comme négatif dans une certaine réalité devient positif dans une autre ; l'inverse se présente aussi. Le personnage de Prentice est donc confronté à cette mouvance, puis entraîné, sans consciemment choisir entre une réalité ou une autre, jusqu'à abandonner complètement son but initial.

On suit avec curiosité le parcours moral de Prentice. La narration rend fascinantes ses transformations, dans son adhésion totale au point de vue du protagoniste principal. Mais Prentice est-il vraiment ce protagoniste ? La ville tentaculaire d'Estrella, à la fois lieu, témoin et actrice des divers événements, reste la base de toute transformation, dont ses habitants semblent les marionnettes. Prentice devient alors un parcours exemplaire de la transformation morale qu'a vécue chaque résident d'Estrella.

La fascination que le récit exerce sur son lecteur finit par amener son adhésion implicite à la dégradation des valeurs morales traditionnelles illustrée et défendue par *La Face cachée du soleil*. Ballard a réussi, une fois de plus, à démonter l'apparence banale du quotidien, ici celui du monde des vacanciers. Machiavélique et provocateur.

VIVIANE PARADIS

LA CHANSON DE VIOLETTA

Nicole HOUDE

Éditions de la Pleine Lune,
Lachine, 1998, 172 p.

Le dernier roman de Nicole Houde, *La chanson de Violetta*, est à inscrire parmi les meilleurs de l'auteure. On y retrouve tout ce qui fait la force de son univers : des personnages marginaux confrontés à la difficulté de vivre, mais surtout cette écriture poétique qui, dans ce roman, est toute au service de la narration du personnage principal : Violetta.

Violetta est une « déficiente légère » dont l'univers est constitué de sa mère, de sa sœur, mais surtout du groupe de déficients avec qui elle travaille dans une usine de papier recyclé. Parce qu'elle lit beaucoup, qu'elle s'interroge autant, elle assume naturellement le leadership du groupe, ébloui par ses connaissances. Ainsi, avec eux, elle s'efforce de faire revenir le soleil, disparu selon elle depuis que « les étrangers exterminent la race des amoureux » (p. 19). L'amour dont rêve Violetta est fait de pureté et de tendresse, excluant la sexualité parce que, malgré ses dix-neuf ans, elle n'est pas vraiment une adulte. Lorsqu'elle aura enfin son amoureux (Archibald), elle affirmera être enceinte après que celui-ci l'eut « embrassée fougueusement ». Cette conviction lui permettra de s'adresser à sa fille, à l'enfant qu'elle croit porter en elle, lui livrant ses espoirs et ses angoisses ; dès le début du roman, d'ailleurs, elle parle à « sa vie », puis dialogue avec sa grand-mère morte. Avec Archibald, elle fait des projets de voyages, elle dessine leur avenir avec leur fillette déjà prénommée Mélodie.

La rencontre entre la réalité et l'imaginaire dans lequel vit Violetta se fait parfois difficilement. Le récit est inscrit dans cette intersection, là où le vrai et le faux se confondent dans l'esprit de la

narratrice. Le ton lyrique et l'intelligence avec lesquels elle s'exprime permettent au lecteur de se rendre compte qu'il n'est pas dans un roman réaliste, mais plutôt dans un récit qui fait la part belle au langage. C'est le monde intérieur du personnage plutôt que son quotidien qui est livré ; c'est par les mots que la sensibilité de Violetta prend forme et qu'elle devient un magnifique personnage littéraire.

GILLES PERRON

CE FAUVE, LE BONHEUR

Denise DESAUTELS

L'Hexagone, Montréal, 1998, 233 p.

J'ai toujours été un lecteur assidu des livres de Denise Desautels, surtout des recueils de poésie qui constituaient jusqu'à maintenant sa chasse gardée. La voici transformée en romancière, une romancière qui n'a pas renoncé à son allégeance poétique et a su garder cette saveur particulière que l'on retrouve dans ce récit.

La narratrice de *Ce fauve, le bonheur* est une petite fille qui raconte la mort de son père, mais aussi d'une dizaine d'autres personnes qu'elle a connues et côtoyées. C'est à travers la narration de ces événements douloureux que Desautels excelle à nous faire partager la prise de conscience, la sensibilité et la perception particulièrement aiguë et profonde de cette gamine : « Je ne suis qu'une enfant. Je ne sais presque rien au sujet de la nature. Ni son indifférence ni même sa fierté devant la douleur. Que son vert tendre, mélancolique, certains matins d'été à la campagne » (p. 138). Malgré la gravité des circonstances tragiques où elle évolue, la gamine développe une réflexion philosophique, mais néanmoins empreinte de fraîcheur, qui lui permet de passer à travers ces épreuves et d'en ressortir grandie, comme si la vie, sa propre vie prenait forme et force dans la mort qui l'entoure. Si elle peut s'épanouir dans l'univers des

adultes, c'est grâce à cette attitude qui dénote une très grande maturité et lui permet de prendre la mesure du monde à travers la littérature et les arts. Denise Desautels a réussi le tour de force d'écrire un récit sur la mort et l'enfance qui, à bien y penser, est aussi l'enfance de l'art.

ROGER CHAMBERLAND



THÉÂTRE

LE CHEMIN DES
PASSES-DANGEREUSES

Tragédie routière

Michel Marc BOUCHARD

Leméac, Montréal, 1998, 72 p.

La didascalie, « *Son d'un camion qui dérape* » (p. 13 et p. 70) qui ouvre et ferme l'action du *Chemin des Passes-dangereuses* est l'image d'un recommencement perpétuel. Elle n'en est que l'une des facettes dans la mesure où la répétition des événements et des paroles est l'un des moteurs principaux de la pièce de Michel Marc Bouchard. Deux frères se relèvent après un accident qui a eu lieu sur un chemin forestier isolé ; leur frère aîné n'est pas encore sur scène puisqu'il tente de réparer le camion un peu plus loin. Alors que vraisemblablement ils devraient évoquer l'accident, ils plongent dans leur passé commun et reconstruisent, bribes par bribes, à la façon d'un casse-tête, un autre événement tragique qu'ils ont vécu, au même endroit, quelques années plus tôt, soit la mort de leur père. Heure de vérité s'il en est une, l'évocation de leur passé les amène à faire le point sur la vision qu'ils ont l'un de l'autre, sur leurs choix professionnels et amoureux, sur l'amour qu'ils se portent. Lorsque l'aîné, Victor, vient les rejoindre, la scène du début recommence : mêmes paroles, dites par une autre voix, mêmes gestes, accomplis par d'autres bras, et c'est de nouveau une remise en question de leur personnalité et de leurs rapports fraternels. La narration entrecoupée, parce que volontairement différée, qu'ils font de la mort de leur père est rythmée par la fréquente reprise des mêmes vers, ceux d'un poème composé et récité par leur père le jour de sa mort. De plus en plus envahissante dans la progression dramatique, cette reprise apparaît à la longue comme l'élément clé du secret entourant la mort du père qui ronge les trois frères. En effet, ce père, surnommé le poète pêcheur par les gens de la communauté, se révèle avoir été une source de malheur et de honte pour ses fils qui l'ont regardé se noyer sans poser un seul geste pour le sauver. C'est afin de retrouver leur unité perdue que Victor, en toute conscience, a conduit Ambroise et Carl sur cette route isolée, à l'endroit même où leur père est mort, pour provoquer l'accident et les réunir définitivement.

CAROLINE GARAND

LA PEAU D'ÉLISA

Carole FRÉCHETTE

Leméac/Actes Sud

Montréal/Arles, 1997, 32 p.

(Collection « Papiers »)

Le personnage énigmatique d'Élisa multiplie les courts récits de rencontres amoureuses. Ce personnage polymorphe épouse la forme éphémère de femmes et d'hommes le temps d'une aventure du cœur et du corps dans des temps et des espaces diversifiés mais tous rattachés à la Belgique. Ce récit éclaté enchâsse et intègre les propres récits du personnage du « jeune homme ». On apprend le motif de ce foisonnement de récits amoureux qui veulent donner le frisson : la seule façon de contrer un mal qui les menace, soit une forme inverse de peau de chagrin qui elle s'agrandirait trop et menacerait de les envahir et de leur étouffer le cœur.

Cette pièce sous forme de récit éclaté est sensuelle, tendre et touchante. Le récit fantastique par ses intrusions de surnaturel semble d'abord un texte métaphorique sur le caractère impérieux des récits, sur la nécessité de se dire et de raconter sa vie imaginaire et affective, sur le métier d'écrivain.

Dans une écriture frémissante et truffée d'images le récit table aussi sur les vertus de la fonction phatique avec ses interpellations constantes auprès du public sollicité, placé dans la mire du discours. Le contact avec le spectateur est fréquemment rappelé, jusqu'à lui demander d'intervenir dans la fiction, pour la prolonger dans une sorte de dénouement ouvert, sans clause, où la fiction le poursuivra et le portera délicieusement hors des frontières du texte à extensionner par ses propres fantasmes et chimères.

Cette courte pièce (p. 7-24) est suivie de « La place vide / Petite histoire d'Élisa » (p. 25-31), sorte de postface de Carole Fréchette racontant la genèse de cette pièce s'apparentant au morcellement de l'esthétique postmoderne. Les témoignages de Belges sur des épisodes marquants de leur vie amoureuse ont servi de déclencheurs au processus créatif. Ces fragments authentiques filtrés

par l'imaginaire et les mots de l'auteur ont catalysé la mise en forme de cette courtépisode des affects, de cette moderne carte du tendre.

GILLES GIRARD

THÉÂTRE

Marie-Claire BLAIS

Boréal, Montréal, 1998, 219 p.

(Collection « Boréal Compact », n° 91)

Théâtre, de Marie-Claire Blais, est un recueil qui regroupe cinq pièces écrites entre 1968 et 1998. Ces œuvres, toutes déjà publiées seules ou dans divers recueils, portent en elles « tous les grands thèmes de l'œuvre de l'écrivain : la perte de l'innocence, la violence inscrite au fond des êtres, l'intolérance face aux marginaux, le destin de l'artiste et l'importance de l'art dans la société » (quatrième de couverture). Ainsi *L'exécution* met en scène trois étudiants résolus à commettre un meurtre gratuit pour la simple beauté du geste. Pour sa part, *L'océan* oppose, à travers le prétexte du partage d'un héritage, les perceptions contradictoires de l'œuvre d'un écrivain par ses proches, en ce que ces derniers apparaissent comme métonymie de la société. Dans *Sommeil d'hiver*, un homme récemment décédé se voit entouré par des « esprits », certains connus, d'autres non, qui l'amènent à réfléchir sur ce qu'a été sa vie. Le thème central de *Fantôme d'une voix* rejoint celui de *L'océan* dans la mesure où cette pièce met en scène une femme écrasée par sa cohabitation avec un musicien qui, uniquement préoccupé par son œuvre à lui, a provoqué la fin de sa carrière musicale. Comme l'un des enfants de l'écrivain dans *L'océan*, la femme de *Fantôme d'une voix*, englobée par une œuvre trop forte, perd sa créativité au contact de l'autre. Enfin, l'action de *L'île*, comme l'indique le titre, s'articule autour d'un espace isolé où se côtoient des personnages réunis par leur marginalité (homosexualité, alcoolisme, sida, etc.). Constamment confrontés au jugement du monde extérieur, celui des êtres dits normaux et sains, ces personnages s'épaulent mutuellement face aux attaques des bien-pensants.

ERRATA

La critique de l'ouvrage *Histoire de l'éducation*, parue dans le numéro 111, aurait dû être signée par Bernadette Kassis. Toutes nos excuses à l'auteur.

En plus de rendre accessibles des textes pour la plupart épuisés, ce recueil a l'avantage de mettre en évidence l'évolution de l'écriture dramatique de Marie-Claire Blais. En effet, de théâtre essentiellement littéraire des années soixante et soixante-dix, elle passe, avec *L'île*, à un texte qui exige une représentation physique pour atteindre un maximum de signification et de beauté.

CAROLINE GARAND

LE JEU DES OISEAUX

Michelle ALLEN
Lancôt éditeur,
Outremont, 1998, 127 p.
(Collectio « Théâtre »)

Après vingt-deux ans de séparation, deux sœurs nées à cinq minutes d'intervalle et très proches affectivement se revoient dans la maison familiale maintenant délabrée. Dominique y a vécu coupée du monde, recroquevillée sur ses souvenirs d'enfance. Ariane « est allée au bout du monde » tenter d'y étancher sa soif d'un ailleurs. Les deux sont marquées par l'amour absolu qui les liait, par une rupture et une blessure jamais cicatrisée.

Le jeu des oiseaux est fracturé en 22 courts tableaux fournissant autant de plans cinématographiques et d'éclairages sur ces douloureuses retrouvailles. La fiction s'articule sur une structure binaire : deux sœurs aux traits antinomiques ; une thématique oscillant de l'amour à la haine ; la dialectique du passé et du présent ; une frontière évanescence entre la vérité et le mensonge, la réalité et les fantasmes ; une écriture qui, en passant régulièrement du « tu » au « vous », scande cette cinétique affective. Ce tissu d'oppositions apparaît aussi dans les deux hypothèses concernant les parents au sujet des sentiments qui les animaient et du motif de leur « disparition », même opposition dans la transformation radicale de la maison qui figure dans la liste des personnages.

Malentendus, ambiguïtés et contradictions s'inscrivent évidemment surtout dans les répliques des deux sœurs dont les propos se télescopent et se déconstruisent systématiquement. La pièce de Michelle Allen repose aussi sur les énigmes, les allusions, les fausses pistes, les références à des événements non encore élucidés et dont le sens met longtemps à surgir créant ainsi des atmosphères mystérieuses, un suspense, un réseau ludique que le titre programmat.

GILLES GIRARD



VOTRE PLAISIR DE LIRE : NOTRE PLAISIR D'ÉDITER !

Francine Chicoine



Francine Chicoine habite Baie Comeau. Suite à un cancer, elle a abandonné le marché du travail pour se consacrer à l'écriture.



LE TAILLEUR DE CONFETTIS récits

C'est chose courante que d'associer les couleurs aux émotions, mais il est inhabituel de vouloir prêter une voix aux couleurs, de chercher à les incarner à travers des personnages de chair et d'os, puisés à même la vie. L'auteure donne toute la mesure de son talent au fil de ces récits empreints d'une grande sensibilité tantôt émaillés d'observations fines ou cocasses, tantôt chargés d'émotions.

130 pages

15,95 \$

Colette Larose



Colette Larose est travailleuse sociale dans un CLSC. Son écriture se veut un humble hommage aux « héros du quotidien ».



ES-TU LÀ? nouvelles

Spontanée, l'écriture de ce recueil de nouvelles campe ses histoires dans un Montréal hideux et poétique tout à la fois. Les personnages sont décrits à partir d'un regard qui, loin de les épingle, découvre en eux une autre manière de s'appropriier l'espace urbain. Montréal s'abîme alors dans une sorte de folie lucide qui prend les lecteurs à la gorge.

126 pages

15,95 \$